



LA NIÈCE DU PRÉCEPTEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

M. LAURENCIN,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 7 AOUT 1832.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PASTOUREAU, précepteur (65 ans).....	MM. BARRÉ.
LE COMMANDANT DE SAVIGNY.....	ARNOLD.
EUGÈNE DE SAVIGNY, son fils.....	SAVERNY.
AMADIS BOULINGRIN, ami d'Eugène.....	H. REY.
ISIDORE VERPILLOT, garçon épicier.....	ERNEST.
LAURENT, commissionnaire.....	FRANCE.
UN GARÇON DE RESTAURANT.....	LEMONNIER.
HENRIETTE, nièce de Pastoureau.....	M ^{me} SANDRE.
LOLOTTE, lingère.....	PÉLAGIE.
GÉRALDINE, id.....	ANGÉLINA LEGROS.
ELIZA, id.....	ELISE.

Promeneurs. — Demoiselles de magasin. — Voisins et voisines de Pastoureau.

ACTE PREMIER.

Jardin de restaurant champêtre, à Bellevue, près de la station du chemin de fer de Saint-Cloud. — Bosquets, tables, chaises de jardin. Au fond, l'entrée avec l'enseigne: Au Goujon d'or. — A droite, le restaurant.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMENEURS, UN GARÇON, puis AMADIS et EUGÈNE.

LES PROMENEURS.

AIR :

Un peu de repos,

Amis, après la promenade,

Puis une rasade

Au plaisir rendent plus dispos.

Ils entrent dans le restaurant. Le Garçon essuie les tables et range les chaises.

AMADIS, sortant du restaurant. Nous avons retenu le cabinet n° 2, vous entendez, garçon?

LE GARÇON. Boum!

EUGÈNE, qui suivait Amadis. Tiens, je croyais que nous avions perdu ce Boum fameux avec son propriétaire, le garçon du café de la Rotonde?

LE GARÇON. Hélas! monsieur, c'était mon cousin... et il ne m'a laissé en héritage que son Boum!

AMADIS. Et vous en usez... c'est très-bien... que notre dîner soit prêt dans une heure.

LE GARÇON. Boum!

AMADIS. Ah! garçon, deux verres d'absinthe, là... (Il montre une table à gauche.)

LE GARÇON. Boum! (Il sort.)

SCÈNE II.

AMADIS, EUGÈNE.

EUGÈNE. Mais que je suis donc enchanté de t'avoir retrouvé, mon cher Amadis...

AMADIS. Et moi donc! nous qui ne nous étions pas revus depuis le collège Louis-le-Grand.

EUGÈNE, *s'asseyant à la table*. Ah ça, que fais-tu à présent?

AMADIS. Eh! mon Dieu... je me laisse vivre... je descends le fleuve... le plus gaiement possible... Fils, comme tu le sais, d'un honorable boulanger qui m'a laissé...

EUGÈNE. Du pain sur la planche!

AMADIS. Oui... et douze mille francs de rentes... que je grignotte... assez joliment... et toi?...

EUGÈNE. Moi, je travaille pour entrer à l'École polytechnique.

AMADIS. Diable! tu me parais bien en retard.

EUGÈNE. C'est pour cela que mon père, en partant pour l'Inde dont il commande la station, m'a remis entre les mains d'un précepteur, d'un répétiteur qui est bien le plus excellent homme de la création.

AMADIS. Et qui a une si charmante nièce, m'as-tu dit... pour laquelle tu brûles d'une flamme superlative.

EUGÈNE, *soupirant*. Ne plaisante pas... mon amour est aussi vrai que respectueux.

AMADIS. Et ta jolie Fanchette...

EUGÈNE. Henriette.

AMADIS. Oui, ton aimable Henriette est demoiselle de magasin chez la vertueuse mademoiselle Lolotte, lingère au faubourg Saint-Germain, bonne et fraîche grosse maman qui se porte comme le vieux pont Neuf.

EUGÈNE, *riant*. Ce qui n'empêche pas la chère demoiselle de se plaindre sans cesse de sa chétive constitution.

AMADIS. Nous ne pouvions pas manquer de nous rencontrer là... le susdit magasin étant orné aussi d'une certaine Géraldine, sur laquelle j'ai laissé tomber quelques regards, et qui m'aime, la malheureuse, à en être incommodée... et incommodante.

EUGÈNE. Ah! bah!

AMADIS. C'est le mot, mon cher... ne s'est-elle pas imaginé que je devais l'épouser... je le lui ai laissé croire : j'attends même mes papiers de famille de jour en jour... depuis huit mois...

EUGÈNE. Mauvais sujet! mais prends-y garde... Mademoiselle Géraldine n'a pas un caractère endurant.

AMADIS. Que m'importe! crois-tu que j'aie peur d'elle! allons donc, c'est elle au con-

traire qui tremble devant moi. Et puis, d'ailleurs notre roman touche à son dernier chapitre, puisque je vais probablement en épouser une autre. Mais, est-ce assez drôle, dis donc, que cette riche héritière que je poursuis à outrance se trouve être précisément la femme qui t'est destinée par ta tante?

EUGÈNE, *tristement*. Mon Dieu, oui; et elle en a déjà écrit à mon père qui est attendu prochainement.

AMADIS. Mais si tu aimes trop ta chère Henriette pour lui préférer sa noble rivale.

EUGÈNE. Certes.

AMADIS, *lui serrant la main*. Alors, tu peux compter sur moi... je t'aiderai à surmonter tous les obstacles qui te séparent de ta belle.

AIR : *Ce luth galant*.

Tu sais combien je te suis attaché?

Par ton amour, oui, je me sens touché.

Et celle à qui voudrait te marier ta tante, Je l'épouserai, moi!

EUGÈNE.

Ton dévouement m'enchanté.

AMADIS.

J'y gagne ton estime...

A part.

Et vingt mill' francs de rente

Par-dessus le marché!

Sois tranquille : je te débarrasserai de cette fâcheuse héritière. Et d'abord, je te perdrai dans l'esprit de sa famille ; je ferai de toi un don Juan... un abominable Lovelace... je lui dénoncerai ta passion clandestine. (*A part.*) J'ai même déjà commencé. (*Haut.*) Je ferai entendre les mots de séduction... de jeune personne compromise... bref, ton mariage est manqué...

EUGÈNE. Puisse-tu dire vrai!

AMADIS. Et ton père, un franc et loyal marin, un homme plein d'honneur, ne voit d'autre moyen pour réparer ta faute... imaginaire, que de t'obliger à épouser la prétendue vic-timel... Hein, je crois que ce n'est pas trop mal inventé?

EUGÈNE. En effet; mais, pour cela... il faudrait au moins...

AMADIS. Avoir l'air de commettre cette faute... j'y ai pensé... tu verras ta belle... tu lui parleras...

EUGÈNE. Quand cela?

AMADIS. Aujourd'hui.

EUGÈNE. Où cela?

AMADIS. Ici même.

EUGÈNE. Elle y viendra donc?

AMADIS, *regardant à sa montre*. Avant une heure.

EUGÈNE, *avec joie*. Il se pourrait!... Mais comment sais-tu?

AMADIS. Eh! parbleu, par Géraldine, ma colombe infortunée. C'est la fête de mademoiselle Lolotte, et à cette occasion elle traite ici, à Bellevue, celles de ses demoiselles de magasin qu'elle affectionne le plus.

EUGÈNE. Oh! alors, Henriette sera la première invitée.

AMADIS. Et en l'isolant avec adresse de sa société, tu pourras lui parler sans témoins.

EUGÈNE. Mais elle refusera de m'entendre; c'est à peine si je puis en obtenir un mot, un regard; elle est avec moi d'une réserve...

AMADIS. Ah ça, mais... tu ne sais donc pas si tu es aimé?

EUGÈNE. Si fait!... du moins je crois l'avoir lu dans ses yeux...

AMADIS, *raillant*. Innocent! mais, c'est dans son cœur qu'il faut lire maintenant... il faut qu'aujourd'hui même tu t'assures de ses sentiments, que tu la forces à s'expliquer... et il me vient une idée...

EUGÈNE. Chut! quelqu'un. (*Isidore paraît au fond et regarde l'enseigne.*) Eh! mais... je ne me trompe pas... c'est le garçon épiciier qui vient chez mon précepteur.

AMADIS, *lorgnant Isidore*. En voilà un profil... peu grec! on dirait d'une encoignure de boutique.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, *lisant l'enseigne: Au Goujon d'or, fritures et matelotes*. Ces demoiselles doivent être ici... je sais qu'elles aiment beaucoup le lapin...

EUGÈNE. C'est bien lui; je ne veux pas qu'il m'aperçoive... que vient-il faire ici?

AMADIS. Attends... je vais le savoir. (*Eugène se met un peu à l'écart, à Isidore en lui frappant avec son stick sur l'épaule.*) Eh! c'est ce farceur de...

ISIDORE, *surpris, se frottant l'épaule*. Pardon, monsieur... je crois que vous prenez mon épaule pour une autre.

AMADIS. Comment! vous ne me remettez pas... un client de votre boutique...

ISIDORE, *cherchant le nom*. Ah! Monsieur?...

AMADIS. Précisément... et vous!... aidez-moi donc...

ISIDORE. Isidore Verpillot.

AMADIS. Verpillot, c'est bien ça; et qu'est-ce que nous venons faire sous ces ombrages?... peut-être cueillir la noisette? (*Il le pousse.*)

ISIDORE, *à part, intrigué*. Mais c'est que je ne le reconnais pas du tout.

AMADIS, *coup de stick sur l'épaule*. Mauvais garnement!

ISIDORE, *sursautant*. Moi!... je cherche des demoiselles...

AMADIS. Des?... Peste! il lui en faut plusieurs... Le pacha! le Faublas...

ISIDORE, *à part, plus intrigué*. Pas du tout, du tout...

AMADIS, *coup de stick*. Abuse-t-il de son physique!

ISIDORE, *s'éloigne de lui vivement*. Mais non; vous ne me saisissez pas... je cherche une société de demoiselles de magasin, dont auxquelles il y en a une que j'ai l'intention de faire dame.

AMADIS, *d'un ton scandalisé*. Comment?

ISIDORE, *criant*. Mais non! Dame de comptoir, en l'épousant.

AMADIS. Ah! j'y suis... tu veux être...

ISIDORE, *à part*. V'là qu'il me tutaye à c't'heure!... Après ça, une pratique. (*Amadis le touche avec son stick.*) Précisément... je veux être le mari de mademoiselle Henriette.

EUGÈNE, *à part*. Que dit-il?

AMADIS. Elle est jolie sans doute!

ISIDORE. Tiens... sans ça...

AMADIS, *lui donnant une bourrade*. Scé-lérat de Verpillot...

ISIDORE, *avec fatuité, tirant les pointes de son col de chemise*. Ecoutez donc, « il faut des époux assortis... »

AMADIS. Le fat!... et tu es aimé... (*Il fait signe à Eugène d'écouter.*)

ISIDORE. Par exemple! Est-ce que je le lui ai demandé; ça ne la regarde pas... du moment que son oncle est consentant...

EUGÈNE, *à part*. Ciel!

AMADIS, *il lui fait signe de se calmer, à Isidore*. Ah! tu as le consentement de l'oncle?

ISIDORE. Oui... c'est il y a huit jours, j'avais été lui porter des cornichons.

AMADIS. Et tu as profité de l'occasion pour lui en proposer un de plus.

ISIDORE, *riant*. Ah! ah! ah! farceur!... Non; mais comme je suis un parti assez cossu... parce que, moi, outre mon état... j'ai de quoi au pays; je possède pas mal de foins.

AMADIS. Alors tu pourrais vivre de ton bien, et tu manges à deux râteliers.

ISIDORE. Voilà; si bien que monsieur Pastoureau m'a répondu: Nous verrons ça.

AMADIS. Vraiment?...

ISIDORE. Et c'est pour faire deux ou trois doigts de cour à ma prétendue que je viens à Bellevue.

EUGÈNE, *bas à Amadis à qui il fait signe*

de s'approcher. J'aperçois Henriette avec mademoiselle Lolotte.

AMADIS. Diable! il faut nous débarrasser de lui. (*A Isidore.*) Que parlais-tu de Bellevue, Verpillot? est-ce que tu y vas?

ISIDORE. Comment si j'y vais... mais j'espère bien que j'y suis!

AMADIS. Ici!... (*Riant.*) Ah! ah!... mais tu lui tournes le dos!

ISIDORE. Par exemple! mais où suis-je donc alors?...

AMADIS. Parbleu, à Meudon!

ISIDORE. A Meudon!... et cet animal de cocher qui me fait descendre en me disant: Nous sommes à la patte d'oie, vous v'là chez vous. jeune homme.

EUGÈNE, qui regardait à la cantonade, bas à Amadis. Elles approchent!

AMADIS, à Isidore en lui faisant tourner la tête du côté opposé à celui indiqué par Eugène. Tiens, Verpillot... regarde... de ce côté... vois-tu quelque chose de rouge au bout de ton nez?

ISIDORE. De rouge!... ah!... oui... je vois...

AMADIS. Ce sont les toits de Bellevue.

ISIDORE. Tout droit au bout de mon nez... alors je n'ai qu'à le suivre pour ne pas me tromper. (*Il se prend le nez.*)

AMADIS. Deux petites lieues tout au plus.

ISIDORE. Deux lieues à faire... à pied!... quand je me croyais arrivé! Gueux de cocher! si je te retrouve... je te ferai marcher, va, avec ta patte d'oie.

AIR : Trio de l'Image.

ISIDORE.

Me faire un tel outrage!
Mais rongeons notre frein;
Je calmerai ma rage,
En dévorant l' chemin.

AMADIS.

Oubliez cet outrage,
Laissez là ce faquin.
Partez donc, bon voyage,
Voici votre chemin.

Amadis pousse Isidore qui s'éloigne à toutes jambes.

EUGÈNE. Il était temps, les voici.

AMADIS. Vite, allons conspirer en prenant un verre d'absinthe... Feu Lovelace, inspire-nous! (*Ils entrent au restaurant au moment où Henriette et Lolotte paraissent au fond.*)

SCÈNE IV.

HENRIETTE, LOLOTTE.

HENRIETTE, qui a aperçu Eugène. Monsieur Eugène... encore sur mes pas!... Ah! je ne dois plus hésiter...

LOLOTTE, qui suit Henriette, essoufflée. Seigneur... s'il y a du bon sens d'aller de ce train-là... ces demoiselles doivent être encore à la gare! m'avez-vous fait trotter, moi, qui suis si faible de complexion! Vite une chaise. (*Elle en prend une et l'examine.*) Elle est solide?... Bien! ouf!

HENRIETTE. Mademoiselle, il me tardait de me trouver seule avec vous... car j'ai à vous parler...

LOLOTTE. Une confidence... je suis bien fatiguée... ma petite, enfin c'est égal... je vous écoute. (*Henriette va parler, lui donnant son ombrelle.*) Prenez mon ombrelle. (*Henriette la met sur une table.*) Ah! mon chapeau aussi... et mon mantelet. (*Henriette va les mettre avec l'ombrelle.*) Qu'est-ce que je pourrais donc bien ôter encore! il fait si chaud! (*Elle s'évente.*) Allez, maintenant, continuez.

HENRIETTE. Vous avez à Nancy une sœur fabricante de broderies, mademoiselle, et si vous me portez quelque intérêt...

LOLOTTE. Comment donc... beaucoup!... je boirais bien... un peu de bière...

HENRIETTE. Je voudrais vous prier de me recommander pour qu'elle consentît à me prendre comme demoiselle de magasin.

LOLOTTE, se redressant. Hein!... comment... vous voudriez me quitter!

HENRIETTE. Ça me fait bien du chagrin... mais...

LOLOTTE. Par exemple!... vous, ma première demoiselle... vous, Henriette, qui avez toute ma confiance, vous m'abandonneriez?...

HENRIETTE, tristement, après avoir regardé du côté du restaurant. Il le faut pourtant!

LOLOTTE. Ah! ce serait bien mal; car enfin, sans reproches... c'est chez moi que vous avez appris le commerce... et j'ai toujours eu pour vous les égards que vous méritiez.

HENRIETTE. Je sais combien vous avez été bonne pour moi, mademoiselle, et je ne l'oublierai jamais; cependant, je vous le répète, il faut que je parte, que je quitte Paris.

LOLOTTE. Et c'est dans un pareil moment que vous venez me dire ça! Mais, mon Dieu, vous avez donc un motif bien puissant?

HENRIETTE, troublée. De grâce, ne m'interrogez pas!

LOLOTTE. Si fait, mademoiselle, et vous devez me répondre si vous ne voulez pas que je vous accuse d'ingratitude!

HENRIETTE. Eh bien, puisque vous l'exigez... sachez donc que... M. Eugène de Savigny... l'élève de mon oncle...

LOLOTTE. M. Eugène?...

HENRIETTE, *avec embarras*. Ce jeune homme dont vous avez remarqué les fréquentes emplettes au magasin...

LOLOTTE. Ah!... c'est l'élève... je comprends... c'est pour vous qu'il venait!... mais j'espère bien, Henriette, que vous ne lui avez pas donné le moindre encouragement...

HENRIETTE. Oh! non, mademoiselle... je connais trop la distance qui nous sépare; jamais monsieur de Savigny ne consentirait à ce que son fils épousât une demoiselle de magasin.

LOLOTTE. C'est probable; mais rassurez-vous, je me charge de parler à monsieur Eugène; mais surtout, mon enfant, pas un mot de tout ceci à votre digne oncle... vous connaissez votre excessive délicatesse... pour tout ce qui touche à son honneur... à celui de sa profession.

HENRIETTE. C'est vrai...

LOLOTTE. Si monsieur Pastoureau se doutait seulement que son élève vous a adressé une seule parole d'amour, il ne manquerait pas de le rendre à sa famille, renonçant ainsi à son unique moyen d'existence.

HENRIETTE. Ah! oui, mademoiselle... je me tairai... Mon second père... être cause de son malheur! ah! cette idée me brise le cœur!

GÉRALDINE, *en dehors*. Par ici... mesdemoiselles.

LOLOTTE, *montrant le fond*. Silence; ces demoiselles, je crois? (*A part.*) Cet entretien émouvant a achevé de m'exténuer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GÉRALDINE, ELISA et une autre JEUNE FILLE, puis PASTOUREAU.

ENSEMBLE.

AIR: *Ronde des Porcherons.*

Ici reposons-nous,

Car à ce rendez-vous,

La fête

Qui s'apprête

Doit nous réunir tous.

En avant la gâté.

La vie

Est si jolie,

Lorsqu'un beau jour d'été,

Peut être si bien fêté!

Que ce jour d'été,

Par nous soit fêté,

Célébré, chanté,

Vive la gâté.

GÉRALDINE, *au fond à Pastoureau*. Allons donc, monsieur Pastoureau! sapristi, on voit bien que vous n'avez pas servi dans les chas-seurs de Vincennes... vous pratiquez peu le pas gymnastique.

PASTOUREAU. Ecoutez donc, mademoiselle Géraldine, je n'ai plus vos jambes...

GÉRALDINE, *regardant les jambes de Pastoureau*. Je me flatte même qu'il ne les a jamais eues...

HENRIETTE, *qui est allée à Pastoureau*. Vous ici, mon oncle! comment se fait-il?

PASTOUREAU. Ça te surprend, n'est-ce pas, mon enfant?...

LOLOTTE. Mais vous m'aviez hier refusé de venir.

PASTOUREAU. Je voulais faire travailler mon élève dont les progrès depuis quelque temps laissent à désirer; mais monsieur Eugène m'a fait savoir ce matin, que sa tante le gardait auprès d'elle; j'ai pris mon wagon de troisième classe, et à la station de Bellevue j'ai retrouvé ces demoiselles.

HENRIETTE, *l'embrassant*. Ah! que c'est bien à vous d'être venu, et que je suis contente! (*A part.*) Maintenant monsieur Eugène n'osera pas chercher à me parler.

LOLOTTE. Puisque nous voilà réunis, il faudrait songer à notre petit festin...

GÉRALDINE. Approuvé!

LOLOTTE. Ce n'est pas pour moi que je dis ça, car vous savez, mesdemoiselles, combien je mange peu...

GÉRALDINE. C'est bien vrai... Mademoiselle mange comme un oiseau. (*A ses amies en riant.*) Un oiseau de la grosse espèce, par exemple...

ÉLISA. Oui, un vautour...

GÉRALDINE. Ou un pélican. (*Elles rient entre elles.*)

PASTOUREAU, *qui parlait à Lolotte*. Je crois qu'avec un potage, le bœuf, et pour extra... une guirlande de persil... et des cornichons...

GÉRALDINE. Tout ça! Mazette!... quel gala!... pour une fête!... (*Les jeunes filles rient.*) Tenez, monsieur Pastoureau, vous n'y entendez rien... je vais à la cuisine et je donnerai les ordres au chef.

ÉLISA. Moi aussi... je commanderai un bon plat de pommes de terre frites...

AUTRE JEUNE FILLE. Et moi, des goujons...

LOLOTTE, *se levant*. Un instant, mesdemoiselles, vous pourriez choisir des mets incompatibles avec la délicatesse de mon estomac...

GÉRALDINE, *à part, riant*. Quel malheur!

ENSEMBLE.

AIR: *De simplicité, d'innocence.*

LOLOTTE.

Suivez-moi toutes à l'office,

Pour commander notre repas,

Moi-même il faut que je choisisse

Tous les mets les plus délicats.

LES AUTRES.

Suivons-la toutes à l'office,
Suivez-

Pour commander notre repas,
Toujours il faut qu'elle choisisse
Tous les mets les plus délicats.

LOLOTTE.

J'ai l'estomac d'un petit' mouthe,
Bien prudemment je dois agir.
A table, à pein' s'j'ouvr' la bouche.

GÉRALDINE, à ses amies.

Autrement que pour la remplir!

REPRISE.

Suivez-moi, etc.

Elles entrent dans le restaurant.

SCÈNE VI.

PASTOUREAU, HENRIETTE.

PASTOUREAU. Puisque nous voilà un instant seuls, causons un peu raison, mon enfant...

HENRIETTE. Volontiers, mon oncle; mais quel air sérieux et grave vous prenez!

PASTOUREAU. Ah!... c'est que l'objet dont j'ai à te parler est fort grave aussi...

HENRIETTE, à part. Ciel!... aurait-il quelque soupçon?...

PASTOUREAU. Ma chère Henriette, depuis le jour où la perte de ta mère, ma pauvre sœur, m'imposa le devoir sacré de te servir de père, je n'ai eu qu'une seule pensée, ton bonheur!

HENRIETTE. Et cette mission, vous l'avez bien remplie, mon bon oncle.

PASTOUREAU. Oui, jusqu'ici, je le crois du moins; mais il est temps de penser à ton avenir... et je songe à te marier, mon enfant.

HENRIETTE, troublée. Me marier!

PASTOUREAU. Oui... un bon garçon... très-rangé... très-économe... et qui a quelque bien dans son pays... et un état... ah! dame... ça n'est pas un premier secrétaire d'ambassade... mais je crois que sa femme sera heureuse... du reste, tu le connais...

HENRIETTE. Je le connais?...

PASTOUREAU. Du moins, tu l'auras pu voir quelquefois chez moi... C'est Isidore, le... commis de l'épicier qui me fournit...

HENRIETTE. Mais, mon oncle, jamais je n'ai fait attention à ce jeune homme...

PASTOUREAU. C'est possible; mais il t'a remarquée, lui, et il m'a demandé ta main. (La regardant.) Ah ça, mais te voilà toute pensive... toute triste; est-ce que mon idée te chagrinerait?... aurais-tu songé à un autre?

HENRIETTE, vivement. Non... oh! non, mon oncle...

PASTOUREAU. A personne?

HENRIETTE. A personne, mon oncle.

PASTOUREAU. Alors nous recauserons de mon protégé.. tu verras qu'Isidore.. il n'est peut-être pas des plus séduisants au premier coup d'œil, ni même au second. mais on doit s'y faire... à la longue... je lui avais promis de te le présenter aujourd'hui... je croyais même le trouver ici... tu ne l'as pas aperçu? (Il remonte et va regarder au fond.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GÉRALDINE, EUGÈNE, ÉLISA, AMADIS, puis LOLOTTE, et les autres demoiselles.

GÉRALDINE, attirant Eugène qu'elle tient par la main. Mais si!... mais si... venez donc, jeune homme... puisqu'on vous dit que c'est une surprise... quelqu'un que vous aimez bien...

EUGÈNE, se laissant entraîner, à part. Ma foi, puisqu'elle me conduit elle-même à Henriette... laissons-nous faire...

GÉRALDINE, le poussant tout à coup en face de Pastoureau qui redescend. Votre bon précepteur!

PASTOUREAU. Monsieur Eugène!

EUGÈNE. Monsieur Pastoureau!

GÉRALDINE, les montrant aux autres qui viennent d'entrer. Tableau!

AMADIS, à part. Le précepteur! diable! ce puits de science va nous gêner...

GÉRALDINE, prenant Amadis par la main et le présentant à M^{lle} Lototte. Mademoiselle Lototte... mon prétendu, monsieur Amadis Boulingrin, fils du célèbre boulanger qui inventa le pain à la jocko. (Bas à Amadis.) Saluez.

AMADIS, saluant. Mademoiselle...

LOLOTTE. Mais, je connais monsieur...

AMADIS. En effet, mademoiselle... je suis l'un de vos fidèles... toute la lingerie que je porte sur moi sort de votre magasin... mon mouchoir, ma cravate... mon col et... et tout ce qui s'ensuit...

LOLOTTE, voyant le garçon qui entre avec des assiettes et les couverts. C'est cela; nous dînerons en plein air... c'est plus digestif.

GÉRALDINE, au garçon. Allez nous chercher les plats... pendant que nous mettrons le couvert.

LE GARÇON, sortant. Boum!

AMADIS, à part, en regardant Pastoureau. Comment endormir la surveillance de cette culotte courte?

GÉRALDINE. Eh bien, monsieur Amadis... venez donc nous aider... mettez la main à la pâte...

AMADIS. Mais...

GÉRALDINE, brusquement, à demi-voix.

Voulez-vous bien venir tout de suite ! (*Elle le pousse.*)

AMADIS, *à part*. Va, ma bonne, va... jouis de ton reste... (*Il aide à dresser le couvert.*)

PASTOUREAU, *à Eugène qui lui parlait*. J'entends bien... j'entends bien ; mais tout cela ne m'explique pas comment il se fait que que je vous trouve ici, lorsque je vous croyais chez madame votre tante.

EUGÈNE, *embarrassé*. Ma tante s'est rappelé tout à coup qu'elle avait une visite à rendre à Versailles.

AMADIS, *une pile d'assiettes sur le bras*. Son absence devait se prolonger jusqu'à ce soir. J'ai proposé à Eugène, moi, son ancien condisciple... de venir dîner avec moi à la campagne.

EUGÈNE. Et j'ai accepté.

PASTOUREAU. Je m'y oppose formellement !

AMADIS. Comment !... après avoir accepté mon invitation... il me ferait cette injure !...

EUGÈNE. Hein ?

AMADIS, *bas*. Chut !... j'ai mon plan... nous dînerons avec ces demoiselles. (*À Pastoureau, d'un ton solennel.*) Savez-vous bien monsieur, que je me verrais forcé de lui demander satisfaction ?

PASTOUREAU. Grand Dieu !

LOLOTTE, *s'approchant*. Une querelle !

AMADIS. Mais il y a un moyen de tout concilier... Dinons tous ensemble.

GÉRALDINE. C'est ça, approuvé !

LOLOTTE. Un instant, Géraldine... des messieurs !...

PASTOUREAU. Oh !... mon élève !...

GÉRALDINE. Mon prétendu !

ÉLISA. Des pratiques !

AMADIS. Et pour éviter un duel à mort entre deux bons amis !...

LOLOTTE. Oh ! Dieu !...

AMADIS. Vous consentez ?...

LOLOTTE. Il le faut bien !... Je ne veux la mort de personne.

AMADIS. Garçon !... deux couverts de plus et joignez notre menu au dîner de ces dames !...

LE GARÇON. Boum !

LOLOTTE. Et surtout, servez vite, car je sens un vague énorme dans mon estomac.

LE GARÇON. Boum !... boum !...

AMADIS, *à part*. S'en donne-t-il de son héritage, ce gaillard-là !...

GÉRALDINE, *prenant brusquement Amadis par le bras*. A propos... vos papiers !...

AMADIS. Mes papiers... (*À part.*) Si je n'ai pas l'air d'un malfaiteur en rupture de

ban ! (*Haut.*) Brigadier ! (*Se reprenant.*) Non...

GÉRALDINE. Vous étiez si certain de les trouver à la poste au jour d'hui !

AMADIS. Ce sera pour demain, Géraldine !

GÉRALDINE. Nous irons ensemble... je ne vous quitte plus jusqu'à leur arrivée d'abord... et si vous vouliez me tromper (*levant son ombrelle*), malheur à vous !

AMADIS. Géraldine, contentez-vous, nous ne sommes pas seuls !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE GARÇON, *apportant une soupière.*

LOLOTTE. Allons ! à table... voici le dîner !...

AMADIS. La main aux dames ! (*À Eugène.*) Vite à ta belle !... (*Eugène va à Henriette, mais celle-ci prend vivement le bras de son oncle.*)

LOLOTTE, *à Eugène, croyant qu'il venait à elle*. Ah ! monsieur... vous êtes trop aimable. (*Eugène l'emmène tout confus, Amadis rit à part. Pastoureau donne le bras à sa nièce ; mais Lolotte le fait placer près d'elle, et Eugène profite du mouvement pour se placer auprès d'Henriette.*)

GÉRALDINE, *à Amadis qui offrait son bras à Élisabeth*. Ici, Amadis ! ici, tout de suite !...

AMADIS, *à part*. Il ne lui manque plus que de m'appeler Azor ou Castor, ou Médor... ou, ou...

PASTOUREAU. A table !...

CHOEUR.

Air du Comte Ory.

A table, vite à table !

Mes amis, hâtons-nous,

Que ce repas aimable

Nous réunisse tous !

LE GARÇON. Quel vin faut-il servir à ces messieurs ?... châblis, bordeaux, bourgogne ?

PASTOUREAU. Servez-nous six carafes d'eau clarifiée.

TOUS. Par exemple !...

AMADIS. Faire de notre dîner une pleine eau... je propose un amendement : on ne boira ni eau ni vin...

TOUS. Quoi donc ?

AMADIS. Du cidre.

PASTOUREAU. Soit, mais trempé.

LE GARÇON, *à qui Amadis parlait bas*. Boum ! (*Bas.*) Compris, monsieur, compris ; six bouteilles de...

AMADIS, *vivement*. Cidre coupé !

LE GARÇON. Boum ! (*À part en riant.*) Ce sera gai ! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins LE GARÇON.

PASTOUREAU, *à Lolotte*. Mademoiselle Lo-

lotte, vous offrirai-je un peu de ce jambonneau, de ce saucisson ou de ce pâté ?

LOLOTTE. Un peu de pâté, un rien... avec pas mal de veau... je sympathise extrêmement avec ce quadrupède... à peine au sortir de l'enfance!...

AMADIS, *chantant*. Quatorze ans au plus je...

GÉRALDINE, *l'interrompant*. Un veau de quatorze ans ! S'il est possible de faire de l'esprit si bête que ça !

LOLOTTE, *tendant toujours son assiette*. J'aime assez le jambonneau aussi... et je ne fais nullement fi du saucisson!...

PASTOUREAU, *à part*. Autant dire tout de suite qu'elle veut de tout.

ÉLISA, *à qui Amadis vient de verser du vin que le garçon vient de servir*. Tiens, ça mousse!...

AMADIS. C'est du cidre mousseux, (*à part*) natif de Champagne!

PASTOUREAU, *qui buvait*. C'est fort rafraîchissant.

GÉRALDINE. Oui, c'est gentil... c'est émoussillant!... Quand nous serons mariés, je veux boire du cidre mousseux à tous mes repas; vous entendez, Amadis? (*Amadis qui boit ne répond pas; elle le pousse du coude.*) Vous entendez?

AMADIS, *qui a avalé de travers*. Ah! comment donc! vous en boirez même entre vos repas. (*A part.*) Va toujours, ma bonne, va!...

EUGÈNE, *bas à Henriette*. Combien je suis heureux, mademoiselle, d'une rencontre aussi inattendue!...

HENRIETTE, *embarrassée*. Monsieur!...

EUGÈNE. Puis-je espérer que vous en éprouvez aussi quelque joie?...

PASTOUREAU. Hein? quoi! vous dites, monsieur Eugène?

AMADIS, *lui versant du vin*. A votre santé, savant précepteur!

PASTOUREAU. Monsieur... trop bon... à la vôtre. (*Il boit.*)

LOLOTTE. Je vous demanderai un peu de gibelotte... je sympathise aussi beaucoup avec ce petit habitant des guérets!

PASTOUREAU. Voici, mademoiselle. (*A part.*) Quelle âme... c'est-à-dire, quel estomac sympathique!

EUGÈNE, *qui parlait à Henriette*. De grâce, répondez-moi... que je sache...

PASTOUREAU. Qu'est-ce que vous voulez donc savoir, mon cher élève!

AMADIS, *vivement, le forçant de trinquer*. Toujours à la vôtre... illustre professeur!

PASTOUREAU. Monsieur, vous me faites honneur. (*Il boit.*)

LOLOTTE. Voudriez-vous me passer quel-

ques tronçons d'anguille? j'ai un faible pour cet être aquatique.

PASTOUREAU, *la servant*. Avec plaisir. (*A part.*) Décidément elle sympathise avec tout le règne animal!...

AMADIS, *versant à Pastoureau*. Allons, monsieur Pastoureau... puisque vous le trouvez si rafraîchissant!

PASTOUREAU, *la tête déjà un peu troublée*. Oui... oui... et chose étrange... plus je m'en rafraîchis... et plus j'éprouve le désir de... (*Il rit.*)

AMADIS. Oui, n'est-ce pas?... moi aussi...

GÉRALDINE, *lui tapant sur les doigts*. Eh ben!... et moi.. Vous voulez donc que je meure de la pépie?...

AMADIS. Ah! grand Dieu!

GÉRALDINE. Tout plein donc! J'ai un petit speech de circonstance à faire. (*Se levant.*) Messieurs et mesdemoiselles... je propose un toast en l'honneur de l'amphitryonne de cette fête: à la santé de mademoiselle Lolotte!...

TOUS. A la santé de mademoiselle Lolotte!...

GÉRALDINE. Et que ce repas lui soit léger!

LOLOTTE, *la bouche pleine, se levant*. Messieurs... mes chères amies... mon cœur est si plein!... J'étouffe!

CHOEUR.

Air du Château de Costaven.

A celle qui nous est si chère!

Buvons au jour tant souhaité

Qui lui rendra, chacun l'espère,

Et l'appétit et la santé!

AMADIS. Et maintenant, pour terminer cette charmante partie, je proposerai une promenade champêtre!

LES JEUNES FILLES. Accepté. (*On quitte la table.*)

AMADIS. Avec des ânes!

GÉRALDINE. Oh! oui!... (*Lui prenant le bras.*) J'en retiens un: vous guiderez le mien.

AMADIS. Bon! me voilà guide-âne à présent.

LOLOTTE. Eh bien! dépêchons-nous; le trot de cet animal doit être encore un excellent digestif! (*Les demoiselles reprennent leurs chapeaux et leurs écharpes accrochées çà et là.*)

AMADIS, *bas à Eugène*. Suis-nous, j'ai un très-bon moyen de te faire trouver seul avec elle.

EUGÈNE. Bah!...

AMADIS. Chut!... (*Il lui parle bas.*)

LOLOTTE. Monsieur Pastoureau, vous êtes des nôtres.

PASTOUREAU. Vous m'excuserez, mademoiselle, mais l'exercice de l'équitation m'est étranger... je préfère rester ici!...

HENRIETTE. Alors, mon oncle, je reste avec vous.

LOLOTTE, *bas à Henriette*. Bien, ma petite !

PASTOUREAU. Non pas, mon enfant.. va avec tes compagnes !..

HENRIETTE. Mais, vous vous ennuierez tout seul.

PASTOUREAU, *sortant des livres de sa poche*. Seul... mais monsieur Eugène... reste aussi avec moi !..

LOLOTTE, *bas à Henriette*. Alors tu peux venir avec nous !..

EUGÈNE. Comment !.. vous voulez ?

PASTOUREAU. Nous réparerons le temps perdu ; le jour des examens approche, et j'avais préparé ce matin un travail.

EUGÈNE, *à part*. Quelle contrariété !

AMADIS, *bas*. Aie toujours les yeux de ce côté. (*Il montre la gauche*.) Et quand tu nous verras entrer dans le bois, accours... je me charge du reste !..

LOLOTTE. Sommes-nous prêtes, mesdemoiselles ?

ÉLISA. Et les ânes ?

AMADIS. Je me charge de vous en trouver.

GERALDINE. J'en veux un qui rue... ça m'amuse.

LOLOTTE. Moi un solide.

HENRIETTE. Moi un bien doux.

AMADIS, *à Henriette*. Je vous le choisirai moi-même, mademoiselle... Je les connais tous. (*Riant*) Particulièrement !..

GERALDINE. Bah !.. c'est donc ça... dis-moi qui tu hantes...

ENSEMBLE.

Air de la *Dot de Mariette*.

PASTOUREAU et EUGÈNE.

Allez toutes du voisinage

Parcourir les bois et les champs ;

Amusez-vous, c'est de votre âge,

Profitez de votre bon temps.

LES AUTRES.

Oui, parcourons le voisinage,

Visitons les bois et les champs

Vite, partons, car de notre âge

C'est un des plus doux passe-temps !

PASTOURBAU, *à Lolotte*.

De ces bois, prudente bergère,

Avec soin évitez les loups.

LOLOTTE.

Je n'ai pas peur...

PASTOUREAU.

Très-bien, ma chère !

A part.

Si je crains, ce n'est pas pour vous.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Allez toutes, etc.

Amadis et les demoiselles sortent. Amadis et Eugène ont échangé des signes.

SCÈNE X.

PASTOUREAU, EUGÈNE.

PASTOUREAU, *allant vers une table*. Et maintenant à nous deux (*Il chancelle et trébuche un peu*.) Oh ! oh ! là !

EUGÈNE. Qu'est-ce donc ?

PASTOUREAU. Une sorte d'éblouissement, et puis mes jambes qui ont fait un mêl-mêl. (*Riant*.) Ah ! ah ! Asseyez-vous là... nous allons repasser le chapitre six... *De amicitia*.

EUGÈNE, *distrain et regardant au fond*. C'est cela !

PASTOUREAU, *qui feuilletait le livre*. Chapitre six, voilà... non... C'est le trois... je prenais un trois pour un six. (*Riant*.) Hé ! hé ! je vois double.

EUGÈNE, *le regardant, à part*. Au fait... je n'avais pas remarqué... le digne homme a la tête un peu... (*Il sourit*.)

PASTOUREAU. Plait-il ?

EUGÈNE, *regardant au fond*. Rien encore !..

PASTOUREAU. Comment !.. Ah ! oui. vous êtes contrarié, n'est-ce pas ? vous m'en voulez de vous avoir retenu ?..

EUGÈNE. Moi... nullement, mon cher monsieur Pastoureau !..

PASTOUREAU. Vous savez que c'est pour votre bien... dans votre intérêt.

EUGÈNE. Je le sais. (*Il se lève avec précaution et va regarder au fond*.)

PASTOUREAU, *feuilletant son livre*. Voyez-vous, mon cher élève... la profession de précepteur, c'est comme un sacerdoce... (*S'élevant avec son livre*.) Pfu !.. il me monte des chaleurs !..

EUGÈNE, *à lui-même*. Ah ! les voilà dans le bois... attendons le signal.

PASTOUREAU. Comment !

EUGÈNE, *qui est revenu à sa place*. Rien ! rien !.. je vous écoute... (*Il retourne au fond*.)

PASTOUREAU. Bien... je disais donc... Qu'est-ce que je disais donc ?.. C'est inouï comme mes idées s'embrouillent aujourd'hui...

EUGÈNE. Ah ! voici le moment !..

PASTOUREAU. Hein ?

EUGÈNE. N'entendez-vous pas... ne voyez-vous pas... là-bas... sur la lisière du bois ?..

PASTOUREAU. Qui ?

EUGÈNE. Mais oui... quelqu'un, une personne en danger...

PASTOUREAU, *troublé, cherchant à se lever*. Qui ? quelle personne ?

EUGÈNE. Je ne sais... mais il n'y a pas un moment à perdre.

ENSEMBLE.

EUGÈNE.

Je pars pour quelques instants,
Ici, monsieur, je vous laisse ;

Je cours aux cris de détresse,
Puisse-je arriver à temps!

PASTOUREAU.

Partez pour quelques instants;
D'aller aux cris de détresse
Il faut toujours qu'on s'empresse.
Tâchez d'arriver à temps.

Eugène sort précipitamment.

SCÈNE XI.

PASTOUREAU, puis ISIDORE.

PASTOUREAU, *voulant le suivre.* Monsieur Eugène... attendez-moi!... je vais aussi...

ISIDORE. (*Il entre tout essoufflé et se jette sur Pastoureau.*) C'était une farce!... une bête de farce!

PASTOUREAU, *le reconnaissant.* Isidore!

ISIDORE. Un ignoble poisson d'avril! en juillet... pleine canicule... c'est joli... c'est frais!... (*Il s'assied et s'époussette avec son mouchoir.*) M'envoyer chercher Bellevue à Meudon, par cette chaleur et cette poussière-là...

PASTOUREAU, *qui s'est approché.* C'est lui-même, Isidore!

ISIDORE. Hein?... Ah! monsieur Pastoureau!

PASTOUREAU. C'est à présent que tu arrives... quand on va bientôt repartir?...

ISIDORE, *s'essuyant le front.* Ce n'est pourtant pas faute d'avoir couru, Seigneur!...

PASTOUREAU. Tu te seras amusé en chemin.

ISIDORE. Ah! oui!... ah! oui... parlons-en.

PASTOUREAU. Tu auras flâné dans quelque guinguette en te rafraîchissant!...

ISIDORE. Oui, avec de la poussière; deux litres... au moins!...

PASTOUREAU. D'où viens-tu enfin?

ISIDORE. Je viens... (*S'arrêtant.*) Mais non, ne lui disons rien... de mon aventure, c'est trop humiliant... avalons ma poussière en silence.

PASTOUREAU. Tu dis?

ISIDORE, *regardant autour de lui.* Et... ces demoiselles?

PASTOUREAU. Parties en promenade sur des ânes.

ISIDORE. Avec des ânes!... sans moi!... (*Rires au dehors.*)

PASTOUREAU. Les voici.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LOLOTTE, GÉRALDINE, ÉLISA, et sa camarade.

CHOEUR.

AIR: *Quel plaisir de courir le monde!*
Ah! quel plaisir, et quel dommage
De quitter ces riants séjours!
Dans ces bois, sous leur doux ombrage
Que ne peut-on rester toujours?

GÉRALDINE, *à la cantonade.* Eh bien, monsieur Amadis?...

LOLOTTE. Un instant donc, ma chère!... il faut bien qu'il rende nos bêtes... (*S'assessant.*) Ouf!... le trot de la mienne m'a horriblement creusé l'estomac... je prendrais bien un potage!

PASTOUREAU, *qui était remonté et cherchait autour de lui.* Ah çà, mais... je n'aperçois pas ma nièce!...

LOLOTTE. Est-ce qu'elle n'est pas ici?

PASTOUREAU. Non!

LOLOTTE. Cependant au moment d'entrer dans le bois, l'âne que lui avait choisi monsieur Amadis paraissait très-réuif.

ISIDORE, *à part, vexé.* Je crois qu'il m'a regardé!...

GÉRALDINE. Ça inquiétait Henriette, et monsieur Amadis nous a assuré qu'elle se dirigeait de ce côté pour vous rejoindre ici.

PASTOUREAU. Ah! mon Dieu! et ces cris entendus par monsieur Eugène... cette personne en danger.

TOUS. Que dites-vous?

GÉRALDINE. Attendez donc; ce qu'on disait là tout à l'heure?

LOLOTTE. En effet, rassurez-vous si c'était elle, il n'y a aucun mal... une grande frayeur, voilà tout; quelqu'un est allé à son secours.

PASTOUREAU. Oui, monsieur Eugène!

AMADIS. Ils sont chez le garde-chasse... là-bas... au coin du bois.

PASTOUREAU. Dieu soit loué!... j'y cours!

LOLOTTE. Nous aussi! (*On entend la cloche du chemin de fer.*) Ah! grand Dieu! entendez-vous, mesdemoiselles... c'est la cloche du chemin de fer. (*La nuit vient peu à peu.*)

ISIDORE. Seigneur! le patron qui m'attend de bonne heure pour fermer la boutique!...

PASTOUREAU, *aux demoiselles.* Eh bien, allez, mesdemoiselles!...

LOLOTTE. Sans vous!...

PASTOUREAU. Oui! oui!... ça vous mettrait en retard... je vous renverrai ma nièce demain! (*S'en allant.*) Quel événement, mon Dieu!

LOLOTTE, *à part.* Et Henriette qui ne voulait plus se retrouver avec ce jeune homme!... Ce que c'est que le hasard!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins PASTOUREAU, AMADIS.

AMADIS, *entrant son foulard sur l'œil.* Oh! là là! stupide animal, va.

ISIDORE. Tiens, c'est mon mauvais farceur!

GÉRALDINE. Qu'avez-vous donc?

AMADIS. C'est votre âne qui a failli m'ébor-

gner en voulant grignotter mon chapeau de paille. Dieu, que ça me cuit.

GÉRALDINE. Voyons donc. (*Amadis montre son œil meurtri.*)

TOUS. Ah !

ISIDORE. Merci, roussin ! tu m'as vengé.

AMADIS. Hein, c'est gentil ; on croira que j'ai lutté avec le terrible Savoyard de la rue Montesquieu. (*Éclairs et bruit de tonnerre.*)

GÉRALDINE. Ah ! mon Dieu !... voilà qu'il tonne !...

ISIDORE. Je viens de sentir une goutte sur mon nez !...

LOLOTTE. Vite !... vite !... partons. (*S'accrochant à Isidore qui regarde le nez en l'air*) Je me sens d'une faiblesse !... quand j'entends le tonnerre, je me cacherais dans une tabatière !

ISIDORE, à part. Je crois qu'elle n'y serait pas à son aise !...

LOLOTTE. Et vous m'offririez quelque chose au buffet de la station, pas vrai ?... Partons. (*La pluie redouble, le tonnerre gronde et la cloche sonne. Elles relèvent leurs robes, ouvrent leurs ombrelles, etc.*)

ENSEMBLE.

Air du *Philtre*.

C'est un orage.

Ah ! quel dommage !

Notre fête finir ainsi !

Prenons la fuite ;

Courons bien vite,

La gare nous offre un abri !

Ça tombe plus fort,

Ça redouble encor,

Vite tous,

Sauvons-nous !

Les promeneurs qu'on a vus au lever du rideau accourent, et tout le monde s'enfuit à la débânde.

ACTE DEUXIÈME.

Un petit jardin. — A droite, deuxième plan, un corps de logis. — Au fond, un mur ; au milieu de ce mur, la porte d'entrée. — A gauche, sur le devant, entrée d'un pavillon. — Un petit berceau, à droite, premier plan, avec table, bancs et chaises de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, seule. *Elle sort du pavillon avec un petit plateau sur lequel est un déjeuner au café.* Je crois que mon oncle se lève enfin... préparons vite son déjeuner. (*Elle met le plateau sur la table.*) Pauvre cher oncle, ce n'est pas étonnant qu'il soit fatigué ; à son âge faire trois lieues à pied, au milieu de la nuit, par un temps affreux. Mais impossible de trouver une voiture pour revenir de Bellevue. Et moi, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ; tous ces événements d'hier... Mon Dieu, que dois-je penser ? Monsieur Eugène... est-ce bien le hasard seul qui l'a conduit vers moi si à propos hier, pour me secourir et me rassurer ?... ou bien y avait-il dans tout cela quelque complot pour me perdre ? (*Pleurant.*) Ah ! ce serait bien mal... moi qui l'aime tant ! (*Apercevant Pastoureau.*) Mon oncle ! (*Elle se hâte d'essuyer ses larmes.*)

SCÈNE II.

HENRIETTE, PASTOUREAU.

PASTOUREAU sortant du corps de logis à droite. Ah !... ces quelques heures de sommeil m'ont remis tout à fait.

HENRIETTE. Bonjour, mon oncle !

PASTOUREAU, l'embrassant. Bonjour, ma petite Henriette, tu as été plus matinale que moi aujourd'hui.

HENRIETTE, posant une tasse sur la petite table. Votre déjeuner est prêt.

PASTOUREAU. Comment, mon enfant... tu as pris cette peine ! Tu sais pourtant que c'est moi qui fais mon café tous les matins, puisque cette pauvre mère Dubourg, ma femme de ménage, est malade. (*S'asseyant.*) Eh bien ! et ta tasse ! Est-ce que tu ne déjeunes pas avec moi ?

HENRIETTE, lui versant du café et lui donnant des tartines. Non, merci, mon oncle, je ne me sens pas en appétit ce matin.

PASTOUREAU, inquiet. Hein ? pas d'appétit, à ton âge ? Pourquoi donc ça, mademoiselle ? (*Avec bonté.*) Serais-tu malade ?

HENRIETTE. Ah ! nullement, mon oncle.

PASTOUREAU, tout en déjeunant. Alors, c'est la suite de ta frayeur... de ton émotion d'hier... je conçois ça ; mais enfin, tu as été secourue à temps par ce cher monsieur Eugène et par les braves gens chez qui je vous ai retrouvés ; donc, après tout, tu as eu, comme on dit, beaucoup plus de peur que de mal. (*Il rit.*) N'est-ce pas ?

HENRIETTE. Oui, mon oncle.

PASTOUREAU, gaiement. Et je suis bien sûr qu'en ce moment, monsieur Eugène ne te ressemble guère, et qu'il fait grand honneur au déjeuner de sa noble tante. (*Changeant de ton.*) Mais à propos de déjeuner... et de monsieur Eugène, dis-moi, mon enfant... (*avec un peu d'embarras*) hier, à dîner... n'as-tu pas remarqué en moi quelque chose de... d'insolite... d'extraordinaire ?

HENRIETTE. En effet, mon oncle, vos yeux

brillaient... d'une façon tout à fait étrange... et puis vous qui êtes si sobre d'habitude... vous vidiez coup sur coup votre verre avec plaisir.

PASTOUREAU, *soupirant et levant les mains au ciel.* Coup sur coup! et avec plaisir!... Décidément, je soupçonne cet étourdi de monsieur Amadis de m'avoir joué quelque tour pour égayer ses convives.

HENRIETTE, *à part, tristement.* Et penser que monsieur Eugène était peut-être de moitié dans cette mauvaise action. (*Haut.*) Maintenant, mon oncle, je vais vous quitter, car il faut que je me rende au magasin.

PASTOUREAU. Comment?... aujourd'hui dimanche!

HENRIETTE. C'est vrai; mais la partie d'hier m'a mise en retard pour un travail pressé.

PASTOUREAU. Et tu veux rattraper le temps perdu? Tu as raison, mon enfant; et je vais faire comme toi... travailler à ma traduction d'Ovide.

HENRIETTE, *l'embrassant.* Au revoir, mon bon oncle... à tantôt.

PASTOUREAU. Reviens le plus tôt que tu pourras... Ah! à propos... puisque tu passes près de la demeure de cette pauvre mère Dubourg... tiens, remets-lui cette pièce de cinq francs, et recommande-lui de bien se soigner; je préfère attendre et me servir moi-même que de l'exposer à une reclute.

Air de la Robe et des Bottes.

Va, mon enfant, sans tarder, va chez elle
Porte ce modeste secours.

HENRIETTE.

Comptez, mon oncle, sur mon zèle;
Près d'elle, avec bonheur, je cours.

PASTOUREAU, *avec mystère.*

N'en dis rien; mais... vite, aide sa misère.
Obliger vite, obliger en secret,
Souviens-toi de cela, ma chère,
C'est doubler le prix du bienfait.
Obliger vite, c'est, ma chère,
Doubler encor la valeur du bienfait.

HENRIETTE. Oui, mon oncle... mais quel cœur vous avez!... je ne m'étonne pas que tous les malheureux du quartier aient pour vous une vénération... une reconnaissance...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ISIDORE, *un panier d'épicerie sur sa tête.*

ISIDORE, *entrant par le fond.* Monsieur Pastoureau, la compagnie... je vous salue.

HENRIETTE, *à part.* Monsieur Isidore, je crois qu'il me déplaît encore davantage. (*Haut.*) Adieu, mon oncle.

ISIDORE. Mademoiselle, je vous resaluc.

HENRIETTE, *froidement.* Votre servante, monsieur. (*Elle le salue et sort.*)

SCÈNE IV.

PASTOUREAU, ISIDORE.

PASTOUREAU, *à lui-même, hochant la tête.* Hum!... hum!... décidément... Henriette éprouve peu de sympathie pour ce futur-là. (*Regardant Isidore.*) Au fait... je puis lui trouver mieux... en cherchant bien (*souriant*) et même en cherchant mal.

ISIDORE, *qui suivait Henriette des yeux, fermant la porte.* Elle ne se retourne pas et elle a été très-froide à mon endroit; peuh! coquetterie de jeune fille de son sexe. (*A Pastoureau qui prépare tout ce qu'il lui faut pour travailler.*) Où ce qu'elle va donc comme ça, votre nièce, monsieur Pastoureau?

PASTOUREAU. A son magasin; mais, toi-même, que viens-tu faire?

ISIDORE. Moi?... eh bien... je vous apporte votre provision d'épicerie pour vos déjeuners. (*Montrant les provisions.*) Une livre de chandelle... (*mouvement de Pastoureau; se reprenant vivement*) pour l'éclairage, la chandelle; puis du sucre, du café...

PASTOUREAU. Porte tout cela dans la cuisine.

ISIDORE. Oui, monsieur Pastoureau... et... mademoiselle Henriette s'en va donc comme ça toute seule à seule?

PASTOUREAU. Certainement. Après?

ISIDORE. C'est qu'il y a des fois des godelureaux qui... ennuiet les femmes.

PASTOUREAU. Bath!... bath!... quand une jeune fille est sage... Voyons, va...

ISIDORE. Oui, monsieur Pastoureau. (*Après un silence.*) Comme ça, vous êtes revenu à pied de Bellevue, avec votre nièce?

PASTOUREAU. Oui.

ISIDORE, *à lui-même.* Par économie, je suis sûr!... doit-il en avoir de ces écus! (*Il se frotte les mains. Pastoureau le regarde, il s'arrête.*) Comment, à pied, de si loin?

PASTOUREAU. Puisque le dernier train était parti... et qu'il n'y avait pas de voiture... Voyons, me laisseras-tu travailler? (*Il va à la table, prend un plateau, et le dépose sur le banc.*)

ISIDORE. Oui, monsieur Pastoureau. (*Un silence.*) Comme ça... (*Mouvement de Pastoureau.*) Non... je voulais dire... et... monsieur Eugène... est-ce qu'il est revenu avec vous?

PASTOUREAU. Sans doute... pourquoi me demandes-tu ça?

ISIDORE. Ah! dame... parce que... (*A part.*) Je me méfie de ce jeune freluquet-là, moi.

PASTOUREAU. Eh bien, voyons... parce que?

ISIDORE, *embarrassé*. Je ne sais pas.

PASTOUREAU, *impatiente*. Alors, si tu ne sais pas... tais-toi et laisse-moi tranquille, bavard.

ISIDORE. Oui, monsieur Pastoureau...

PASTOUREAU. Ah ! tu sortiras par la petite porte afin de ne pas me déranger une seconde fois.

ISIDORE. Oui, monsieur Pastoureau. (*Il entre dans le corps de logis à droite.*)

SCÈNE V.

PASTOUREAU, *seul*.

Mettons-nous vite à ma traduction d'Ovide... cette partie d'hier m'a retardé... (*Après un temps.*) Mon Dieu ! que je me trouve bien dans cette petite demeure, et que je sais gré au commandant de m'en avoir accordé la jouissance pendant tout le temps que mes soins seront nécessaires à son fils ! (*Regardant autour de lui.*) Une si douce retraite ; un abri si paisible, si favorable à l'étude et à la méditation. (*Rires et cris joyeux au dehors : « Par ici ! par ici ! »*) Hein ?... d'où vient ce vacarme inaccoutumé... (*Allant regarder au fond.*)

GÉRALDINE, *au dehors*. Mais si... suivez-moi, mesdemoiselles.

PASTOUREAU. Que vols-tu ? mademoiselle Géraldine... mademoiselle Lolotte et toutes les demoiselles du magasin !... que viennent-elles faire dans ce quartier retiré ?... Fermons vite ma porte ; qu'elles ne m'aperçoivent pas ! (*Il verrouille vivement la porte du jardin.*) C'est pour le coup que je n'aurais pas une minute à moi. (*Rumeur au dehors.*)

GÉRALDINE. Là... je savais bien moi : rue de la Vierge... c'est bien la maison.

PASTOUREAU. Ah ! mon Dieu !... on dirait qu'elles s'arrêtent à ma porte. (*On sonne.*) Elles sonnent... ne répondons pas. (*On sonne plus fort.*) Et moi, qui parlais de tranquillité.

GÉRALDINE, *en dehors*. Hé ! monsieur Pastoureau ! monsieur Pastoureau !... est-ce que vous êtes sourd ?...

PASTOUREAU. Elles vont révolutionner tout le quartier. (*Les jeunes filles sonnent et appellent.*) Avec ça qu'il y a en face une sage-femme qui prend des pensionnaires.

GÉRALDINE, *faisant la grosse voix*. Au nom de la loi, ouvrez, ou nous enfonçons la porte.

PASTOUREAU. Enfoncer ma porte !... c'est un sapeur que cette demoiselle Géraldine. (*On frappe.*) Voilà ! n'enfonchez pas... n'enfonchez rien... j'ouvre. (*Il ouvre la porte, la société entre.*)

SCÈNE VI.

PASTOUREAU, GÉRALDINE, LOLOTTE, ÉLISA, QUELQUES AUTRES JEUNES FILLES DU MAGASIN. (*Elles entrent en chantant et défilent devant Pastoureau interdit et stupéfié. Les unes portent du pain, du vin ; d'autres, un jambon, un pâté, un homard énorme.*)

ENSEMBLE.

AIR de la Corde sensible.

Ici le plaisir nous invite,
Entrons sans crainte et sans façon ;
Faisons ensemble une visite
Au maître de cette maison.

GÉRALDINE.

Attention, suivez ma trace,
Et qu'on ne quitte pas les rangs,
Ratapaplan,
Ratapaplan,
Et puis, présentons avec grâce
Armes au maître de céans !

Elles exécutent le mouvement de présenter armes à Pastoureau avec leurs provisions.

REPRISE ENSEMBLE.

Ici le plaisir, etc.

GÉRALDINE. Halte ! front !

PASTOUREAU, *à part*. Ah ça, est-ce qu'elles veulent m'occuper militairement ?

GÉRALDINE, *lui faisant un salut militaire, puis lui tendant la main*. Bonjour, papa ! nous avons pensé qu'il n'y avait pas de bonne fête sans lendemain et encore moins de samedi sans dimanche... et comme vous nous avez fait la politesse de venir dîner avec nous hier, nous vous la rendons en venant déjeuner avec vous aujourd'hui.

PASTOUREAU. Par exemple !

GÉRALDINE. A droite, alignement !... Que dites-vous de ce coup d'œil-là, papa ? Et dire qu'il n'y a pas ici la moindre pyramide du haut de laquelle (*lui mettant la main sur l'épaule.*) ce plus que demi-siècle pourrait nous contempler. (*Pastoureau va parler.*) Mais il y a des mansardes qui donnent en face du Champ de Mars et d'où nous pourrions voir la grande revue tantôt et le défilé des troupes.

PASTOUREAU. Brrr !... vous arrangez tout ça... permettez... permettez...

GÉRALDINE, *lui serrant la main*. Vous permettez ? merci. (*A ses amies.*) Nous avons la permission de papa... Rompez les rangs !...

TOUTES LES JEUNES FILLES, *avec joie*. Ah !... (*Elles entourent Pastoureau.*) Bonjour, monsieur Pastoureau... Ça va bien, monsieur Pastoureau ?

PASTOUREAU, *tout abasourdi*. Bonjour... mesdemoiselles, bonjour !

GÉRALDINE. Et maintenant, (*montrant le homard qu'elle porte*) qui l'aime me suive... et à table!

TOUTES. Oui... oui, à table.

PASTOUREAU, *les retenant*. Un moment... c'est impossible. (*A Lolotte.*) Et vous, mademoiselle Charlotte, vous, une personne sensée... comment avez-vous pu accompagner ici ces jeunes écervelées?

LOLOTTE. C'est précisément parce que c'était chez vous, monsieur Pastoureau, chez un homme aussi recommandable, que je n'y ai vu aucun mal; d'ailleurs j'étais bien aise de m'assurer par moi-même qu'il ne vous était rien arrivé de fâcheux, ainsi qu'à Henriette.

PASTOUREAU. Trop de bonté...

LOLOTTE. Et puis enfin, j'ai idée que mes pauvres nerfs et mon estomac se trouveront bien de l'air pur de ce quartier... et d'un déjeuner léger. (*Elisa et Géraldine montrent le homard et le jambonneau.*)

PASTOUREAU, *se fâchant*. Bien désolé... mais je prie ces demoiselles de vouloir bien choisir un autre restaurant.

ÉLISA. Pas possible... Géraldine a fait des invitations.

PASTOUREAU. Des invitations?

GÉRALDINE. Oui, à ces messieurs.

PASTOUREAU. Comment, ces messieurs! Qui, ces messieurs!

LOLOTTE. Oui, qui donc, mesdemoiselles? vous ne m'en avez pas prévenue!

ÉLISA. Oh! une surprise!

GÉRALDINE. Mon futur et votre élève, monsieur Eugène... je les ai priés de passer chez vous ce matin pour affaire urgente.

PASTOUREAU. Quelle affaire?

GÉRALDINE. Eh bien!... Et déjeuner donc!

PASTOUREAU, *exaspéré*. Vous avez dit à mon élève?...

GÉRALDINE, *d'un ton prude*. Moi! ah! si donc! Pour qui me prenez-vous? (*Riant.*) Je lui ai écrit.

PASTOUREAU. Mais c'est scandaleux. (*On entend le bruit d'une voiture qui s'arrête.*)

GÉRALDINE, *joyeusement*. Ah! justement, les voici!

PASTOUREAU. Je vais enjoindre à monsieur Eugène de repartir sur-le-champ.

LE COMMANDANT, *en dehors*. Joseph!

PASTOUREAU. Ciel!

LE COMMANDANT. Allez annoncer mon arrivée à ma belle-sœur.

PASTOUREAU. Monsieur de Savigny, le père de mon élève! que va-t-il penser en trouvant ici!... Ah! je suis affreusement compromis!

LOLOTTE. Calmez-vous, monsieur Pastoureau, nous allons nous retirer.

PASTOUREAU. Oui... oui... mesdemoiselles, pour Dieu! cachez-vous!

GÉRALDINE, *vivement*. Oui... mais où... z'ou?...

PASTOUREAU, *désignant la gauche*. Là! GÉRALDINE. Comment là!... c'est un poulailler.

PASTOUREAU. C'est vrai, je n'ai plus la tête à moi. (*Montrant la porte d'un pavillon à gauche.*) Ici.

ÉLISA. A la bonne heure.

GÉRALDINE. Tiens... c'est la salle à manger, nous allons mettre le couvert.

PASTOUREAU. Non pas... vous feriez du bruit... (*Un sonne à la porte.*)

PASTOUREAU. Le voici... partez.

ENSEMBLE.

AIR : *Walse de Satan à Paris.*

Retirons-nous
Retirez-vous avec mystère,

Marchons
Marchez sans bruit, parlez bien bas.

Que ce commandant si sévère

Ici ne nous
vous soupçonne pas.

Elles se retirent. Lazzis comiques de Géraldine qui élève la voix ou la baisse sur les gestes d'effroi de Pastoureau.

SCENE VII.

PASTOUREAU, LE COMMANDANT.

PASTOUREAU, *ouvrant la porte*. Quelle position, mon Dieu! (*Le Commandant entre.*)

LE COMMANDANT. Bonjour, monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU. Est-il possible!... Monsieur le commandant à Paris.

LE COMMANDANT. Depuis quelques heures seulement...

PASTOUREAU, *toujours inquiet et troublé*. Ah!... depuis... seulement...

LE COMMANDANT. Ma première visite a été pour le ministre de la marine... et ma seconde pour vous, monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU. Monsieur le commandant... certainement... tant de bonté. (*A part.*) J'en ferai une maladie, bien sûr.

LE COMMANDANT, *remarquant son agitation*. Mais qu'avez-vous donc?

PASTOUREAU. Moi!... rien... c'est-à-dire... si, l'étonnement... la satisfaction... j'étais si loin de m'attendre à... l'honneur d'être surpris, (*se reprenant*) surpris si agréablement par vous aujourd'hui, au fond de ma paisible retraite.

LE COMMANDANT. Vous étiez peut-être en société de quelques beautés...

PASTOUREAU, *à part*. Ciel !

LE COMMANDANT. De vos classiques latins ?...

PASTOUREAU, *vivement*. En effet... oui... je... (*A part.*) Je suis en nage. (*Montrant son manuscrit.*) Je m'occupais là... tranquillement de ma traduction.

LE COMMANDANT, *souriant*. Votre traduction d'Ovide ?

PASTOUREAU. J'y emploie une partie de mes nuits et mes loisirs du dimanche, tous mes autres moments étant consacrés à l'éducation et à la surveillance de mon cher élève.

LE COMMANDANT. Mon fils ; c'est pour vous parler de lui, monsieur Pastoureau, que je suis venu ici, avant de l'avoir vu... (*Il prend une chaise.*)

PASTOUREAU, *à part, contrarié*. Il va rester !

LE COMMANDANT. Veuillez vous asseoir et m'écouter.

PASTOUREAU. Oui, monsieur, oui. (*Il va prendre une chaise et en profite pour aller fermer la porte de la maison.*)

LE COMMANDANT. Eh bien ?

PASTOUREAU. Me voici, monsieur. (*A part.*) Je crains toujours qu'il ne les entende... Si je pouvais le décider... à... (*Il fait le geste de partir. — Haut.*) Ainsi donc, monsieur le commandant n'a pas encore vu son fils, ni madame de Fresnel sa belle-sœur ?

LE COMMANDANT. J'avais auparavant quelques renseignements à vous demander. (*Bruit dans le pavillon.*)

PASTOUREAU, *à part*. Les étourdies... traînent la table au lieu de la porter.

LE COMMANDANT. Quel est ce bruit ?

PASTOUREAU. Du bruit?... ah ! oui... ma femme de ménage sans doute... Mon Dieu ! que monsieur Eugène et sa tante vont donc être surpris aussi... et joyeux... et heureux... en vous voyant arriver ainsi... ce matin ! juste à l'heure du déjeuner... car voici l'heure. (*Appuyant.*) Il doit même être plus que l'heure.

LE COMMANDANT. En effet.

PASTOUREAU. Et le temps d'aller...

LE COMMANDANT. J'ai une voiture, là...

PASTOUREAU, *se levant*. Faut-il dire au cocher...

LE COMMANDANT. Inutile.

PASTOUREAU. C'est que ces gens-là ont une habitude détestable... Vous descendez pour une visite de trois minutes... vous êtes pressé de repartir... et... votre serviteur très-humble... ces messieurs sont chez le marchand de vin... et vous voilà forcé de rester beaucoup plus longtemps.

LE COMMANDANT, *souriant*. Rassurez-vous, monsieur Pastoureau... si cela m'arrive... je vous demanderai à déjeuner, voilà tout.

PASTOUREAU, *très-effrayé*. A déjeu... (*Se reprenant.*) Comment donc ! avec infiniment de... (*A part.*) Il ne manquerait plus que ça. (*Haut, avec empressement.*) Vous disiez donc, commandant, qu'il s'agissait ?...

LE COMMANDANT. De choses graves, monsieur Pastoureau, puisqu'elles touchent à l'avenir de mon fils. A mon arrivée au port de Toulon, j'y ai trouvé une lettre de madame de Fresnel relative à certains projets de mariage pour Eugène.

PASTOUREAU. Un mariage !

LE COMMANDANT. Des plus avantageux.

PASTOUREAU. Je n'en doute nullement ; toutefois...

LE COMMANDANT. Y verriez-vous quel-que obstacle ?

PASTOUREAU. Moi !... aucun... si ce n'est que monsieur Eugène me semble bien jeune encore.

LE COMMANDANT. Il touche à sa majorité.

PASTOUREAU. C'est vrai.

LE COMMANDANT. Et la sage direction donnée à son éducation par un homme aussi moral que vous, a dû mûrir son jugement et sa raison. (*Bruit d'assiette.*) Encore !

PASTOUREAU. Ne faites pas attention... c'est toujours ma femme de ménage qui... (*grand bruit d'assiettes cassées*) qui range ma vaisselle...

LE COMMANDANT, *souriant*. Ah ! vous appelez ça... ranger ?

PASTOUREAU, *qui est allé au pavillon, criant*. Faites donc attention, mère Dubourg ! (*A part.*) Les malheureuses... il n'en sera pas réchappé une !

LE COMMANDANT. Mais revenons à mon fils... vos lettres... même les plus récentes, m'annonçaient que vous étiez toujours satisfait de sa conduite.

PASTOUREAU. Ah ! ça... on ne peut plus satisfait... monsieur Eugène est un modèle d'exactitude... de sagesse.

LE COMMANDANT. Vous en êtes bien certain ?

PASTOUREAU. Comme de mon existence.

LE COMMANDANT. Ainsi vous ne l'avez jamais perdu de vue ?

PASTOUREAU. Jamais, monsieur. Je vais chaque matin le prendre chez sa tante... je l'accompagne à tous ses cours, et ne me sépare de lui qu'après l'avoir ramené à l'hôtel, où nous passons nos soirées à préparer les travaux du lendemain.

LE COMMANDANT, *se levant*. Fort bien; mais alors, je ne puis comprendre ce que veut dire madame de Fresnel, en m'engageant dans sa lettre à hâter mon arrivée pour déjeuner certaines menées... combattre certaines influences... des conseils intéressés...

PASTOUREAU. C'est étrange... et je cherche en vain...

LE COMMANDANT. Il était question aussi de penchants secrets... de relations qui pouvaient éloigner Eugène de l'alliance projetée... Elle ajoutait que ces renseignements avaient été donnés par un ami de mon fils. Cependant il ne rencontre que vous ici, n'est-ce pas? Vous ne recevez aucune dame, aucune jeune personne?

PASTOUREAU. Aucune. (*Bruyants éclats de rire.*)

LE COMMANDANT. Que signifie?

PASTOUREAU, *à part*. Je suis perdu!

LE COMMANDANT. N'avez-vous pas entendu?

PASTOUREAU, *troublé*. Quoi... quoi donc?

LE COMMANDANT. Ces éclats de rire...

PASTOUREAU. Ah!... oui... bien... cela part de la maison voisine.

LE COMMANDANT, *l'observant*. Ah!... vous croyez?

PASTOUREAU. Un pensionnat de demoiselles tout nouvellement établi.

LE COMMANDANT, *à part*. Comme il est troublé! (*Haut.*) En vérité on eût dit...

PASTOUREAU, *s'efforçant de rire*. Que c'était chez moi... n'est-ce pas? moi aussi... il y a des moments... les murs sont si légers aujourd'hui... quelques lattes... un peu de plâtre... de mortier. (*À part.*) Ouf!... que de mensonges!... Je me fais honte à moi-même!

LE COMMANDANT, *à part*. Me tromperait-il? (*Haut.*) Quoi qu'il en soit, ce voisinage doit être fort gênant pour vous, et votre traduction d'Ovide pourra bien en souffrir.

PASTOUREAU, *voyant Eugène, à part*. Monsieur Eugène... à présent!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, EUGÈNE, AMADIS.

EUGÈNE, *entrant par le fond et reconnaissant son père*. Que vois-je! Mon père!

AMADIS. Le commandant!

LE COMMANDANT, *embrassant Eugène*. Mon fils! mon cher Eugène.

ENSEMBLE.

AIR: *Partez vite*. (2^e acte de Blanche et Blanche)

LE COMMANDANT.

Quelle ivresse!

Ah! je presse

Là, dans mes bras, l'enfant que je chéris.

La souffrance

Et l'absence,

Oui, tout s'oublie en retrouvant son fils.

EUGÈNE.

Quelle ivresse!

Je te presse

Là, sur mon cœur, père que je chéris.

Ta présence,

De l'absence,

En ce moment vient consoler ton fils.

PASTOUREAU et AMADIS.

Quelle ivresse!

Pour eux cesse

Enfin l'absence; et du père et du fils,

La présence

Va d'avance

Dès cet instant calmer tous les ennuis.

AMADIS. Monsieur le commandant, permettez-moi de vous présenter monsieur Amadis Boulingrin, le camarade de collège de votre fils.

LE COMMANDANT. Monsieur...

AMADIS. Toujours amis et jamais rivaux; car il peut me rendre cette justice: dans nos classes, aucun des prix qu'il a obtenus ne lui fut disputé par moi... j'en aurais été incapable.

EUGÈNE, *lui serrant la main*. C'était du dévouement.

LE COMMANDANT. Ainsi donc, Eugène, bien que ce soit aujourd'hui dimanche, jour de repos, tu viens travailler avec ton précepteur!

EUGÈNE, *surpris*. Moi!

PASTOUREAU, *passant vivement entre eux*. Il le faut, monsieur le commandant, les examens approchent, et...

EUGÈNE et AMADIS *à part*. Que dit-il?

LE COMMANDANT, *qui les observait tous*. C'est fort bien.

PASTOUREAU, *à part*. Je mériterais d'être fustigé!

LE COMMANDANT, *à part*. Plus de doute, on me cache quelque chose.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE, *s'arrêtant confuse en les apercevant*. Ah!

EUGÈNE, *avec joie*. Henriette.

LE COMMANDANT, *à part, observant son fils*. Quelle émotion! (*À Eugène.*) Qu'est-ce qu'as-tu donc, Eugène?

EUGÈNE. Rien, mon père.

PASTOUREAU, *à Henriette*. Eh bien! Henriette... qu'as-tu donc aussi?... C'est monsieur le commandant de Savigny... Est-ce que tu ne le reconnais plus?

HENRIETTE. Si fait, mon oncle. (*Elle salue le Commandant.*)

LE COMMANDANT. Mademoiselle. (*A Pastoureau.*) Votre jeune nièce...

PASTOUREAU. Que vous devez trouver un peu grandie, depuis deux ans.

LE COMMANDANT. En effet... et mademoiselle a d'ailleurs fort bien répondu à ce qu'on pouvait attendre d'elle. (*A Eugène, avec intention et en l'observant.*) N'est-il pas vrai, Eugène?

EUGÈNE, *avec chaleur.* Oh ! oui, mon père.

PASTOUREAU. Et j'ose dire qu'Henriette sous le rapport du caractère... des sentiments...

HENRIETTE, *vivement et avec modestie.* Mon oncle, je vous en prie...

EUGÈNE. Et de plus, une instruction étendue, des connaissances variées.

LE COMMANDANT. Ah ! tu as eu l'occasion de faire toutes ces remarques ?

EUGÈNE, *un peu embarrassé.* Oh ! deux ou trois conversations ont suffi... il ne faut pas beaucoup de temps pour juger du mérite de mademoiselle.

AMADIS, *à part.* Il s'enferme lui-même.

PASTOUREAU. Vous êtes vraiment trop bon, monsieur Eugène.

LE COMMANDANT, *à part.* C'est bien cela... voilà celle qu'il aime... S'agirait-il d'une passion sérieuse ? Oh ! je le saurai. (*Haut, un peu ironiquement.*) Monsieur Pastoureau, puisque vous croyez utile de garder mon fils auprès de vous... je vous le laisse ; Eugène, je me rends chez ta tante... c'est là que tu viendras me retrouver après ton grand travail pour les examens.

EUGÈNE. Oui, mon père.

AMADIS, *à part, regardant le Commandant.* Ce ton railleur?... le commandant a tout deviné.

EUGÈNE, *à part.* Quel bonheur ! je pourrai parler à Henriette.

LE COMMANDANT. Adieu donc, messieurs.

PASTOUREAU et AMADIS *saluant.* Monsieur le commandant...

LE COMMANDANT, *à part.* Malheur à vous, monsieur Pastoureau, si vous avez trahi ma confiance !

ENSEMBLE.

AIR : *Adieu, cousins, je vous quitte.* (Blanche et Blanche.)

LE COMMANDANT.

Au revoir donc, et chez ta tante

Ne tarde pas trop à venir.

À part, regardant Pastoureau.

Ah ! s'il a trahi mon attente,
Morbleu ! je saurai le punir !

EUGÈNE.

Allez, mon père, chez ma tante
Bientôt vous me verrez venir.

À part.

Et près de celle qui m'enchanté,
Lui-même a su me retenir.

PASTOUREAU.

Heureux départ, ah ! qu'il m'enchanté,

Rien ici n'a pu me trahir.

Déjà cesse mon épouvante,

Et je respire avec plaisir.

LE COMMANDANT, *à Eugène.*

Profite bien de la science

D'un maître si sage et si bon ;

À part.

Mais qui lui-même, je le pense,

De moi mérite une leçon.

REPRISE.

Au revoir, etc.

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins le COMMANDANT,
puis les DEMOISELLES.

GÉRALDINE, *paraissant sur la porte du pavillon.* Le trouble-fête est parti... (*Voyant les autres fermer la porte et revenir. — A ses amies.*) Venez, mesdemoiselles. (*Elles accourent toutes.*)

ÉLISA. Messieurs, le déjeuner est servi.

LOLOTTE. Le homard nous tend les bras.

EUGÈNE. Un déjeuner... c'est charmant.

AMADIS. Ah ! monsieur Pastoureau...

quelle aimable surprise !

PASTOUREAU. Comment, monsieur, vous pourriez supposer que c'est moi !...

AMADIS, *montrant le billet.* Eh ! mais...

PASTOUREAU, *à Eugène.* Monsieur Eugène, votre père est déjà loin, vous pouvez vous retirer.

EUGÈNE. Comment, vous l'exigez ?...

AMADIS, *bas.* Feins de céder, tu revieudras.

PASTOUREAU, *insistant.* Monsieur Eugène, je vous en prie.

EUGÈNE. Il suffit... je me retire, monsieur Pastoureau. (*Saluant.*) Mesdemoiselles, à l'avantage. (*A lui-même, voyant qu'Henriette évite de le regarder.*) Pas un mot, pas un regard. Ah ! oui... il faut que je lui parle... que je sache... (*Voyant Pastoureau s'approcher de lui, il s'éloigne, mais en ayant soin de laisser la porte de la rue entr'ouverte.*)

GÉRALDINE. Allons, monsieur Pastoureau, venez ou nous vous enlevons.

TOUTES. Oui, oui.

PASTOUREAU, *qu'elles entourent.* Mesdemoiselles !...

ENSEMBLE.

AIR : *Gais comédiens* (Derrière le rideau. — Variétés.)

Il faut venir,

Et sans résistance,

Montrer de la complaisance (*bis*).

Il faut (*ter*) obéir.

PASTOUREAU.

Pour en finir,

Et sans résistance,

Montrons de la complaisance ;

Il faut obéir.

Elles entraînent Pastoureau dans le pavillon.

SCÈNE XI.

HENRIETTE, *puis* EUGÈNE.

HENRIETTE. Oh ! décidément, je dois, je veux tout avouer à mon oncle.

EUGÈNE, *qui est rentré avec précaution.*
Mademoiselle Henriette.

HENRIETTE. Ah !.. (*Elle veut s'éloigner.*)

EUGÈNE, *s'y opposant.* Ah !.. restez...
restez, de grâce... et écoutez-moi, Henriette !

HENRIETTE, *insistant pour passer.* Monsieur...

EUGÈNE. Pourquoi me fuir ? Que pouvez-vous craindre d'un amour comme le mien ? Vous ai-je jamais dit un mot, un seul qui ne fût une preuve de mon respect pour vous ?

HENRIETTE, *avec amertume.* Votre respect !.. hier, j'y croyais encore.

EUGÈNE. Et pourquoi en douteriez-vous aujourd'hui ? qu'ai-je donc fait ?

HENRIETTE. Vous me le demandez, lorsque me séparant de mes compagnes par un moyen qui, sans la présence de mon oncle, pouvait me compromettre à tous les yeux...

EUGÈNE, *vivement.* Ce n'est pas moi !... Et cette pensée ne me fût jamais venue, je vous le jure !

HENRIETTE. Qu'elle soit de vous ou de ceux qui vous conseillent, je n'en dois pas moins me trouver offensée.

EUGÈNE. Et cependant, Henriette, je vous aime... je n'ai qu'une pensée, une seule... mériter, obtenir votre tendresse.

AIR : *Oui, d'abord en votre présence.* (Château de Coetaven.)

Ah ! croyez-moi ; quand je le jure,
Par mon amour, par tant d'appas,
Douter, c'est me faire une injure
Que mon cœur ne mérite pas.
Croyez l'amant qui vous supplie
Et qui voudrait pour vous, hélas !
Donner sa vie !

HENRIETTE, *à part, le regardant.*

Tout l'accuse ; mais moi,

Je croi

Qu'il est de bonne foi !

EUGÈNE.

De grâce, avec moins de colère,
Vers moi daignez tourner les yeux.

HENRIETTE, *à part.*

Puis-je donc, s'il est bien sincère,
Par un silence rigoureux
Répondre à la voix qui me presse !

EUGÈNE.

Sans crainte, écoutez les aveux
De ma tendresse.

HENRIETTE, *lui tendant la main.*

Tout vous accuse... et moi,

Je croi

A votre bonne foi !

EUGÈNE, *transporté.* Chère Henriette !

HENRIETTE, *cherchant à dégager sa main.*
Mais maintenant, monsieur Eugène... éloignez-vous ; j'ai eu tort de vous écouter... de vous laisser voir combien j'étais touchée de vos paroles.

EUGÈNE. Ne le regrettez pas ; j'en suis si heureux !

HENRIETTE. Que Dieu me pardonne d'avoir oublié la distance qui nous sépare.

EUGÈNE. Ne vous ai-je pas dit hier que mon amour écarterait tous les obstacles ? (*Le Commandant paraît au fond et s'arrête en les voyant.*)

HENRIETTE. N'importe... retirez-vous, partez... et rappelez-vous, monsieur Eugène, que désormais je ne puis, je ne dois plus vous entendre qu'en présence de mon oncle, et lorsque vous aurez l'aveu de votre père,

EUGÈNE, *avec feu, s'emparant de sa main.*
Je l'aurai, chère Henriette, et dès aujourd'hui !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMMANDANT.

LE COMMANDANT, *s'avançant.* Vous vous trompez, monsieur.

HENRIETTE. Ciel !

EUGÈNE. Mon père !

HENRIETTE, *à part.* Je tremble !

LE COMMANDANT, *à Henriette.* Rassurez-vous, mademoiselle... j'ai tout entendu... et ce n'est pas à vous que j'adresserai des reproches. (*Avec colère.*) Mais il est une autre personne !... Bientôt, je lui ferai connaître ma volonté.

HENRIETTE, *à part.* O mon Dieu ! voudrait-il parler de mon oncle !...

LE COMMANDANT, *à Eugène.* Quant à vous, monsieur, suivez-moi.

EUGÈNE. Mon père... veuillez me permettre...

LE COMMANDANT. Obéissez !

AIR : *Épreuve nouvelle.* (Blanche et Blanchette.)

LE COMMANDANT.

A la voix d'un père
Sachez obéir,
Instance ou prière
Ne peut me fléchir.

EUGÈNE, *regardant Henriette.*

A la voix d'un père
Je dois obéir,
Bientôt ma prière
Saura le fléchir.

HENRIETTE.

A la voix d'un père
Il doit obéir.
Puisse sa prière
Plus tard le fléchir !

Eugène, avant de s'éloigner, veut s'approcher d'Henriette; mais il s'arrête sur un geste impérieux de son père. Le commandant le fait passer devant lui en jetant un regard irrité sur Pastoureau qui paraît.

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, PASTOUREAU.

PASTOUREAU. Que vois-je !... Monsieur Eugène... et monsieur de Savigny qui l'emmène d'un air irrité, et sans m'adresser une parole !

HENRIETTE, *se jetant dans ses bras en pleurant.* Ah ! mon oncle !

PASTOUREAU. Qu'est-ce ? comment ! des larmes ?... pourquoi ?... que s'est-il donc passé ?...

HENRIETTE. Monsieur le commandant vient de surprendre son fils... ici... au moment où il jurait de m'épouser.

PASTOUREAU. Se peut-il?... Mais toi, tu as repoussé, comme tu le devais, cette promesse coupable, n'est-ce pas? car tu ne l'aimes pas, tu ne peux pas l'aimer!

HENRIETTE. Hélas!... je le lui avais toujours caché... mais tout à l'heure, mon cœur s'est trahi malgré moi.

PASTOUREAU. Qu'entends-je!... Ah! malheureuse enfant... qu'as-tu fait?... Que de regrets et de chagrins tu te seras préparés!... (*Frappe.*) Mais, j'y songe à présent... En venant ici, le commandant avait déjà des doutes... Dieu! s'il allait me soupçonner de duplicité... m'accuser d'avoir prêté les mains à cette coupable intrigue!

HENRIETTE. Vous! mon oncle, l'honneur, la loyauté, la probité même... vous accusez!... oh! c'est impossible!

PASTOUREAU. Puisse-tu dire vrai!

AIR : *Fils d'un Soldat.*

Mais tiens, déjà, le cœur rempli d'effroi,
Qui, je me sens trembler comme un coupable.
Il m'interroge, hélas! et je le voi
Jeter sur moi son regard redoutable.
Ah! ce moment d'angoisse, de terreurs,
Non, ne crois pas que jamais je l'affronte;
Avec courage, on peut de longs malheurs
Subir les coups, braver bien des douleurs...

Mais on ne brave pas la honte!

HENRIETTE, se jetant à son cou. Oh!... mon oncle... mon bon oncle, ne parlez pas ainsi!... votre douleur me brise l'âme! Mais pour éviter le malheur que vous redoutez, ne puis-je voir monsieur de Savigny, lui dire toute la vérité?

PASTOUREAU. Te croirait-il?

HENRIETTE. Son fils sera là pour attester la sincérité de mes paroles.

PASTOUREAU. Et alors, monsieur de Savigny pensera que vous vous entendez tous les deux pour le tromper une seconde fois.

HENRIETTE, avec désespoir. Mon Dieu... mon Dieu... n'est-il donc aucun moyen de lui prouver... (*En ce moment, elle aperçoit Isidore qui paraît au fond. Frappée, avec un peu d'exaltation.*) Oh! si... il en est un... Merci, mon Dieu, de me l'avoir inspiré!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, en toilette de dimanche. Pardon, je vous dérange peut-être?

HENRIETTE, s'efforçant de sourire. Du tout, monsieur Isidore, approchez..

ISIDORE. C'est que... il s'agit d'une affaire pressée.

PASTOUREAU. Qu'est-ce donc?

ISIDORE. Une lettre que je viens de recevoir de la veuve Pierrotte, une grosse marchande de beurre qui se fond d'amour pour moi, au pays.

PASTOUREAU. Eh bien!

ISIDORE. Eh bien... il paraît qu'elle est plus pressée encore de se marier qu'avant... elle me réclame une réponse poste pour poste, pour savoir oui ou non si je veux lui accorder ma main. (*Regardant Henriette.*) Et comme il a été question d'une chose analogue avec mademoiselle Henriette... j'accourrais lui demander son ultimatum. Voilà... (*Il prend une pose et regarde Henriette, la main sur son cœur.*) J'attends!...

PASTOUREAU. Je crois, mon garçon, que tu pouvais te dispenser...

HENRIETTE, avec effort. Pourquoi donc ça, mon oncle? comme vous j'estime monsieur Isidore... comme vous je pense qu'il rendra sa femme heureuse.

ISIDORE, d'un ton passionné. Oh! oui... oh! oh! vous! vous!

PASTOUREAU, surpris. Comment! tu accepterais!...

ISIDORE, à part. Est-ce qu'il va s'y opposer à présent?

HENRIETTE, avec fermeté. Oui, mon oncle. (*Retenant ses larmes.*) Oui... j'accepte.

ISIDORE. Ah! mademoiselle... ah! mademoiselle! ah! mademoiselle... je ne vous dis que ça... mais... (*A part.*) Je me doutais qu'elle me chérissait au fond et au fin fond.

AIR de Ninon chez M^{me} de Sévigné.

Ah! ne m'en veuillez pas, mam'zelle,
Si pour l'instant j'n'en dis pas plus.
De bonheur, ma langue est rebelle,
J'en ai l'cœur et l'esprit perclus;
Mais n' craignez rien de ce silence,
L'hymen va m' guérir, et déjà
Je sens que j'aurai d' l'éloquence;
Votre mari, plein d'éloquence,

Vous en dira

Bien plus long qu' ça.

Votre chéri vous en dira,

Jacassera, bavardera,

Répétera, vous contera

Tout c' que j' sens là!

(*A Pastoureau.*) Pour lors, monsieur Pastoureau... je vais répondre tout de suite à la Pierrotte... et lui donner son congé définitif... Vous permettez que j'aïlle écrire chez vous?

PASTOUREAU. Va, mon garçon.

AIR : *Que je suis contente.* (*J'ai marié ma fille.*)

ISIDORE.

Pour moi quelle chance!

O moment bien doux!

J'ai donc l'assurance

D'être son époux.

HENRIETTE.

Adieu l'espérance

Et rêves si doux.

A mon sort d'avance,

Oui, résignons-nous.

PASTOUREAU.

Quelle triste chance!

D'un sort si jaloux,

Puisse sa constance

Détourner les coups!

ISIDORE, à Henriette. Ah! mademoiselle... ah! mademoiselle... (*Il s'en va et arrivé à*

la porte de la maison, il se retourne avant d'entrer.) Ah ! mademoiselle... (Il entre dans la maison.)

SCÈNE XV.

PASTOUREAU, HENRIETTE, puis
UN DOMESTIQUE.

PASTOUREAU, allant à elle. Henriette... mon enfant... je t'ai devinée... Tu veux mettre entre monsieur Eugène et toi un obstacle insurmontable... lui ôter tout espoir... le délier de son serment.

HENRIETTE. Je veux que son père vous rende justice et cesse de vous accuser.

PASTOUREAU. Mais si tu n'allais pas être heureuse ?

HENRIETTE, tristement. Heureuse ! (Se remettant.) Rassurez-vous, mon bon oncle, on l'est toujours quand on accomplit son devoir.

LE DOMESTIQUE, entrant. Monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU. C'est moi.

LE DOMESTIQUE. Une lettre de la part de monsieur de Savigny, mon maître.

PASTOUREAU. Ah ! donnez, donnez. (Après l'avoir parcourue.) O ciel !

HENRIETTE. Qu'est-ce donc ! (Musique à l'orchestre jusqu'au baisser du rideau.)

PASTOUREAU, lui donnant la lettre. Lis !

HENRIETTE, lisant. « J'enjoins à monsieur » Pastoureau de quitter à l'instant même la » maison que je lui avais permis d'habiter. » Il comprendra que c'est un châtement bien

» léger pour l'action indigne dont il s'est » rendu coupable envers moi. »

PASTOUREAU. Ah ! (Avec douleur.) Il me condamne et me punit avant même de m'avoir entendu !

HENRIETTE. Oh ! je lui parlerai, moi ! (Au domestique.) Veuillez me conduire auprès de monsieur de Savigny.

LE DOMESTIQUE. Monsieur vient de partir avec son fils.

PASTOUREAU, HENRIETTE. Ciel !

HENRIETTE. Et quelle route a-t-il prise ?

LE DOMESTIQUE. Tout le monde l'ignore.

PASTOUREAU. Ainsi donc, plus d'espoir.

HENRIETTE, désolée. Ah ! mon oncle... je vous ai perdu... maudissez-moi !

LE DOMESTIQUE. Monsieur, j'ai l'ordre d'emporter les clefs de cette maison.

PASTOUREAU. Vous les aurez dans un instant... Henriette... prépare tout pour notre départ... car moi... je n'ai... pas la force !... Mon Dieu, sans abri... sans ressource... qu'allons-nous devenir ! (Il tombe accablé sur une chaise.)

HENRIETTE, courant à lui. Mon oncle ! (Elle tombe à ses genoux, et lui prend les mains. — Au cri jeté par Henriette tout le monde sort du pavillon et s'approche avec intérêt du vieillard et de la jeune fille. Isidore a paru aussi une lettre à la main. Amadis, reconnaissant le domestique, va à lui et semble l'interroger. — Le rideau baisse sur ce tableau.)

ACTE TROISIÈME.

Une pièce de l'appartement de Pastoureau. — Ameublement pauvre : table, chaises, un vieux fauteuil. — Porte d'entrée, au fond, à gauche. — A droite de cette porte, une vieille commode. — A droite, deuxième plan, une fenêtre ouvrant sur la rue. — A gauche, premier plan, porte de la cuisine. — Deuxième plan, porte d'une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMADIS, GÉRALDINE.

AMADIS. Ah çà, ma chère amie, me direz-vous maintenant ce que nous venons faire ici, barrière Montmartre, extra muros ?

GÉRALDINE. Nous y venons parce que j'y ai affaire.

AMADIS. Alors, vous pouviez y venir seule.

GÉRALDINE. Seule ! vous quitter ! Vous savez bien qu'en attendant vos papiers de famille, j'ai rivé mon existence à la vôtre.

AMADIS, à part. Et l'écrout est solide.

GÉRALDINE. C'est dans cette intention que j'ai quitté le magasin, et que je me suis établie à mon compte dans un logement en face du vôtre.

AMADIS, à part. Pour me me surveiller, c'est gai. (Haut.) Mais enfin, en avons-nous pour longtemps ce matin ?

GÉRALDINE. Mais assez... J'ai d'abord des

commandes à prendre chez plusieurs de mes pratiques de Montmartre.

AMADIS. Eh bien... et déjeuner ?

GÉRALDINE. Nous irons en sortant d'ici, quand j'aurai vu Henriette.

AMADIS. Henriette ?

GÉRALDINE. Eh ! oui, la nièce de monsieur Pastoureau ; c'est ici qu'elle demeure avec son brave homme d'oncle... pauvre amie... (Le voyant lorgner.) Ah ! dame... c'est triste, hein ? un petit logement sous les toits.

AMADIS. Ainsi vous venez rendre visite au malheur, sécher les larmes de l'infortune ! (A part.) Elle a du bon, cette Géraldine, du très-bon ; c'est dommage qu'elle soit si crampon. (Haut.) C'est bien, Géraldine ; c'est très-bien !

GÉRALDINE. N'est-ce pas tout naturel ? une ancienne compagne, une amie qui s'est étendue à la besogne ? En a-t-elle passé des nuits, la chère fille, pendant la maladie de son oncle...

j'en sais quelque chose, puisque c'est pour moi qu'elle travaille ; et je lui apporte l'argent de sa semaine. (*Montrant de l'argent.*) Ça n'est pas trop sèche : il est vrai que souvent (*baissant la voix*) je lui paye ses façons plus cher que je ne vends ma marchandise.

AMADIS. Manière délicate de lui être utile ; et l'on dira du mal des grisettes après ça !

GÉRALDINE. Vous en dites donc !

AMADIS. Eh non, je dis : on...

GÉRALDINE. Mais Henriette ne peut tarder ; je vous permets de me laisser et d'aller commander notre déjeuner au restaurant du coin.

AMADIS. J'y cours. (*Lui prenant la main d'un ton solennel.*) Géraldine, souvenez-vous de cette maxime que je n'ai pas inventée, mais qui n'en est pas moins belle : la vertu finit toujours par recevoir sa récompense.

GÉRALDINE. Je ne dis pas le contraire ; mais au lieu de finir, j'aimerais assez qu'elle commençât par là.

AMADIS, *même jeu*. Géraldine !... tout vient à point à qui sait... attendez, Géraldine, attendez ! (*Changeant de ton.*) Je vais commander quatre côtelettes.

SCÈNE II.

LES MÈMES, LOLOTTE.

LOLOTTE. Hein ! qui est-ce qui parle de côtelettes ?

GÉRALDINE. Ah ! mademoiselle Lolotte.

LOLOTTE. Géraldine. (*S'asseyant.*) Vous en mangez donc des côtelettes vous autres ?

GÉRALDINE. A votre service, mademoiselle.

AMADIS. Je vais en commander huit.

LOLOTTE. Non, hélas ! non, ça m'est défendu par mon médecin.

GÉRALDINE. Vous êtes donc toujours indisposée ?

LOLOTTE. Indisposée ? condamnée, ma chère... oui, condamnée à trois mois de lait d'ânesse, et à deux ans de pâte de mou de veau pour ma pauvre poitrine. (*Elle tousse d'une petite voix mourante.*) Hem ! hem !

GÉRALDINE, *à part*. Sa poitrine, à présent ! s'il est possible !... avec une charpente pareille ! quel malheur !

LOLOTTE. Je viens de boire ma première tasse ici près, et j'ai rencontré monsieur Pastoureau qui m'a engagée à venir voir Henriette.

GÉRALDINE. Elle est sortie ; mais je l'attends. Ah çà ! vous allez déjeuner avec nous.

LOLOTTE. Merci, ma petite, j'ai encore deux tasses à prendre à jeun. (*Se levant, à Amadis.*) Ah çà ! mais vous êtes donc revenu à Géraldine après avoir été refusé par cette belle demoiselle du faubourg Saint-Germain ? (*Amadis lui fait signe de se taire.*)

GÉRALDINE. Comment ça ?

AMADIS, *à part*. Jacasse, va !

LOLOTTE. Est-ce vrai qu'on a donné pour

prétexte que votre père était... (*riant*) enfin, qu'on ne voulait pas tomber dans le pétrin !

GÉRALDINE. Et vous vouliez m'y mettre, moi, n'est-ce pas ?... fils de boulanger atroce, parce que je suis une bonne pâte de fille.

AMADIS. Mais non... je n'ai jamais eu cette idée-là, Géraldine. La vérité est qu'il s'agissait d'une jeune personne destinée à Eugène, et c'était pour lui que je parlais. (*À part.*) Voilà qui est adroit !

GÉRALDINE. Bien sûr ?...

AMADIS, *faisant un serment solennel du geste*. Oh ! je le jure sur... sur la tête de veau que je vais commander en sus des côtelettes.

GÉRALDINE, *le rappelant*. Amadis... le restaurant est à deux pas. (*Lui enlevant son chapeau.*) Donnez-moi votre chapeau... Comme ça, je suis plus sûre que vous ne vous éloignerez pas.

AMADIS, *à part*. En a-t-elle de ces rubriques pour me tenir en laisse ! Quel attachement !

GÉRALDINE. Partez donc !

ENSEMBLE.

AIR : *Évitons notre ennemi.*

GÉRALDINE, LOLOTTE.

Partez sans qu'on le répète,
Obéissez aussitôt !
Que le déjeuner s'apprête,
Je vous rejoindrai bientôt.

AMADIS.

C'est bien, soyez satisfaite,
Oui, j'obéis aussitôt ;
Mais veuillez donc à ma tête
Restituer son chapeau !

Géraldine le pousse, il sort et salue Henriette qui entre.

SCÈNE III.

LOLOTTE, GÉRALDINE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *avec joie et empressement*. Mademoiselle Lolotte, Géraldine... que je suis donc contente de vous voir !

GÉRALDINE. J'arrive donc à propos avec ce que je t'apporte ? (*Elle montre la bourse.*)

HENRIETTE. Oh ! oui, ça coûte si cher, les médecins et les pharmaciens ?

LOLOTTE. A qui le dites-vous !

HENRIETTE. Quand nous avons quitté la maison de monsieur de Savigny, nous n'avions rien ; tout ce que mon oncle gagnait passait chaque mois en libéralités aux malheureux de notre quartier.

GÉRALDINE et LOLOTTE. Digne homme !

HENRIETTE. Aussi, pour subvenir aux premières dépenses de notre installation dans ce modeste logement, il a été forcé de vendre sa petite bibliothèque.

LOLOTTE. Il fallait donc venir me trouver, mon enfant.

HENRIETTE. Oh ! mon oncle n'aurait pas consenti. D'ailleurs, il affectait l'insouciance devant moi pour ne pas m'affliger ; mais aux

larmes qu'il essayait à la dérobée, je voyais bien tout ce qu'il souffrait en se séparant pour toujours de ces livres qu'il cherissait tant, et qu'il appelait ses meilleurs amis. (*Pleurant.*) Pauvre oncle ! et c'est moi qui suis cause !...

GÉRALDINE. Voyons, voyons, ne pleure pas.

LOLOTTE. Non, hein ? ne nous attendrissons pas trop ; d'abord, toutes les émotions quelconques me sont défendues.

GÉRALDINE. Les émotions et les côtelettes. (*A part.*) Quel malheur ! (*A Henriette.*) Tiens, voici ton argent !

HENRIETTE. Comment ! quarante francs... tu te trompes.

GÉRALDINE. Pas du tout.

HENRIETTE. Mais ça met la journée à près de six francs.

GÉRALDINE. Eh bien ! les ouvrières sont si rares en ce moment. (*A Lolotte en lui faisant signe.*) N'est-ce pas ?

LOLOTTE. En effet, elles sont hors de prix, et si j'avais su que vous prissiez de l'ouvrage... mais je vous croyais mariée à monsieur Isidore.

GÉRALDINE. Est-il revenu de sa Normandie ?

HENRIETTE. Je ne sais... nous ne l'avons pas revu depuis notre changement de domicile.

GÉRALDINE. Est-ce qu'il se serait aussi égaré à la poste comme les papiers d'Amadis ? je m'informerai.

HENRIETTE, *vivement*. Oh ! non ; c'est inutile... car, vois-tu bien, ma bonne Géraldine... s'il se présentait pour réclamer la promesse que je lui avais faite... il me semble qu'aujourd'hui je n'aurais plus la force...

GÉRALDINE. Je vois ce que c'est ; tu penses encore à...

LOLOTTE. A l'autre ?

HENRIETTE, *soupirant*. Que voulez-vous ? j'ai beau me dire qu'il est parti pour toujours... que je ne le reverrai jamais...

AIR : *Faut l'oublier.*

D'une passion insensée
Souvent j'ai voulu m'affranchir ;
Mais hélas, son souvenir
Revient sans cesse à ma pensée !
Le ciel un jour m'exaucera,
Me dis-je, mais en vain je prie !
De moi-même qui me sauvera ?
D'Eugène l'image chérie
Est toujours là !
Vainement je pleure et je prie,
Son souvenir est toujours là.

GÉRALDINE. Pauvre amie !

HENRIETTE. Et j'éprouve un secret bonheur à me dire : si je ne puis être à lui, du moins je n'appartiendrai à personne.

LOLOTTE, *soupirant*. Ah ! (*Elle prend une pastille.*)

GÉRALDINE. Ah ! bien, moi je ne suis pas de cette force-là ; j'aime passionnément Ama-

dis ! mais s'il ne m'épousait pas, j'en chercherais un autre tout de suite pour l'oublier plus vite. Mais voilà que j'oublie déjà que ce cher ami m'attend pour déjeuner et faire des courses.

LOLOTTE, *qui s'est approchée de la fenêtre*. Justement le voilà devant la porte... Ah ! tiens ; mais oui, il cause avec monsieur Pastoureau qui tient deux marmots par la main.

HENRIETTE. Les deux enfants de notre voisin le commissionnaire ; il leur apprend à lire, ça l'amuse, ça le distrait.

GÉRALDINE, *riant*. Et ça lui entretient la main. (*Elle fait le geste de fouetter en plaisantant.*) Ah ! ah ! ah ! (*Elle rit très-fort.*)

LOLOTTE, *sursautant*. Ah ! Géraldine, pas si fort donc... vous me perforez le tympan.

GÉRALDINE, *à part, la regardant*. Quel malheur !

SCÈNE IV.

LES MÈMES, PASTOUREAU.

PASTOUREAU, *à la cantonade*. Allez, mes petits... rentrez chez vous et soyez bien sages. (*Il entre en se frottant les mains d'un air joyeux.*) Ce petit Popol est plein de dispositions... s'il continue, cet enfant-là ira loin, très-loin.

LOLOTTE, GÉRALDINE. Ça va bien, monsieur Pastoureau ?

PASTOUREAU, *saluant Lolotte*. Mademoiselle. (*A Géraldine.*) C'est vous, belle espigle ?

GÉRALDINE, *riant*. Ah ! ah ! vous m'appellez toujours comme ça à cause de ce déjeuner que nous avons été faire chez vous ? Vous m'en voudrez donc à tout jamais !

PASTOUREAU. Par exemple ! Ah ! il est vrai que vous m'avez fait faire bien des men songes au commandant, et que les suites en ont été bien tristes ; mais vous n'étiez qu'une étourdie, tandis que monsieur Eugène, qui a trompé ma confiance... et si mal reconnu l'affection que je lui portais.

HENRIETTE. Ne parlons plus du passé, mon oncle.

LOLOTTE. Non, ça m'émeut.

PASTOUREAU. Occupons-nous plutôt de l'avenir ; j'ai bon espoir ; bientôt ma chère enfant, tu ne seras plus obligée de travailler comme une pauvre mercenaire ; me voilà bien rétabli ; j'ai fait ma demande pour ouvrir une école de garçons, et avec l'appui du maire de Montmartre, qui veut bien me protéger...

HENRIETTE. Oh ! oui, mon bon oncle, j'en suis sûre aussi, les beaux jours reviendront.

AIR de Lauzun.

Du ciel nous aurons le secours,
Cet espoir me rend plus forte.

PASTOUREAU, *gaiement*.

Comme on dit, le diable toujours
Ne sera pas à notre porte.

HENRIETTE.

De la nôtre il a fui déjà ;
Dès à présent notre sort change.

Souriant.

Car si le diable part, voilà
Qu'arrive aussitôt un bon ange.

Montrant Géraldine.

Le mauvais s'enfuit, et voilà
Qu'entre chez nous notre bon ange !

(Parlé.) Voyez, mon oncle, ce que vient
de m'apporter Géraldine : quarante francs
pour mon ouvrage !

PASTOUREAU. Quarante francs ! que tu as
gagnés !

HENRIETTE. Tout autant... et je vais aller
payer le pharmacien, le boulanger, tout le
monde ; puis acheter un beau pot-au-feu...
pour vous faire un bon bouillon... vous sa-
vez, ça vous est recommandé.

GÉRALDINE, à Henriette qui va prendre
son panier. Je descends avec toi.

LOLOTTE. Moi aussi. (Regardant sa mon-
tre.) C'est l'heure de ma deuxième tasse ;
vous me donnez le bras.

GÉRALDINE. Volontiers.

HENRIETTE. A bientôt, mon oncle. (Elle
l'embrasse.)

GÉRALDINE, LOLOTTE. Au plaisir, monsieur
Pastoureau. (Isidore paraît au fond.)

GÉRALDINE. Tiens ! monsieur Isidore, vous
voilà donc de retour ?

SCÈNE V.

LES MÊMES ISIDORE.

ISIDORE, saluant. Mesdemoiselles, mon-
sieur Pastoureau.

LOLOTTE, à Pastoureau, même jeu. Il vient
sans doute vous demander votre nièce.

PASTOUREAU. L'accepter dans la position
où je me trouve, ce serait mal à moi.

GÉRALDINE, bas à Isidore. C'est bien ce
que vous faites là, Isidore.

ISIDORE. Pâit-il ?

LOLOTTE. C'est très-bien !

ISIDORE, à part. Qu'est-ce qu'elles ont
donc ?

HENRIETTE, au fond. Venez-vous, mesde-
moiselles ?

ENSEMBLE.

AIR :

HENRIETTE.

Venez, avec impatience,
Vous le savez, on vous attend.
Et ces messieurs, ici, je pense,
Désirent causer un instant.

LOLOTTE et GÉRALDINE.

Partons, avec impatience,
Amadis en bas nous attend.
Et ces messieurs, ici, je pense,
Désirent causer un instant.

PASTOUREAU.

Laisse-nous, pendant ton absence,
Nous allons causer, mon enfant ;
D'un objet chéri la présence
Toujours embarrasse un amant.

ISIDORE.

Elles partent ! bon, leur présence
M'aurait gêné dans ce moment.
Et j' dois, dans cette circonstance,
Savoir agir bien prudemment.

SCÈNE VI.

ISIDORE, PASTOUREAU.

PASTOUREAU, à part. Que lui dire ?

ISIDORE, à lui-même pendant que Pastou-
reau reconduit les jeunes filles au fond. Je
ne sais comment aborder la question. (Haut
à Pastoureau qui revient en scène.) Monsieur
Pastoureau... je vais droit au fait... (Pastou-
reau le regarde, il hésite.) Hein ? Comment
vous portez-vous ?

PASTOUREAU. Pas mal, mon garçon, et toi ?

ISIDORE. Vous êtes bien bon, comme vous
voyez, merci, hum ! je viens relativement...

PASTOUREAU, à part. Je comprends son
embarras, aidons-le.

ISIDORE. Je viens relativement à...

PASTOUREAU. Je sais, mon ami ; mais ma
position actuelle... d'ailleurs... depuis trois
mois, je pensais que tu avais pu l'oublier...
y renoncer...

ISIDORE. Y renoncer, moi ?

PASTOUREAU. Si pourtant tu ne me la de-
mandais que par acquit de conscience, si
elle n'était plus nécessaire à ton bonheur.

ISIDORE. Oh ! que si fait ! je serai très-
content de l'avoir dans ma poche.

PASTOUREAU. Dans ta poche ? ma nièce !

ISIDORE. Comment, votre nièce ?

PASTOUREAU. N'est-ce donc pas elle que tu
me demandes ?

ISIDORE. Mais non ; je vous réclame...
c'est-à-dire... c'est mon patron qui me tour-
mente pour la somme... de dix-sept livres
dix sous de la note que vous avez oublié de
payer avant de déménager et dont il veut me
rendre responsable.

PASTOUREAU. Ah ! c'est pour...

ISIDORE. Oui, ma dernière fourniture,
vous savez, le matin du déjeuner ? (Il cher-
che dans ses poches.) J'ai la facture.

PASTOUREAU, à part. Et moi qui m'imagi-
nais... (Haut.) Ainsi, tu n'es venu chez moi
que pour me demander cet argent ?

ISIDORE. Pas pour autre chose. (Lui don-
nant la facture.) Elle est acquittée d'a-
vance ; total dix-sept francs cinquante, et le
patron m'a défendu de rentrer à la boutique
sans la somme.

PASTOUREAU, embarrassé. Ah ! il t'a dé-
fendu ? (A part.) Dix-sept francs, et pas un
sou ! que faire ?

ISIDORE. Après ça, si vous manquez de
monnaie ou que ça vous gêne pour l'instant...

PASTOUREAU. Je t'avouerai, mon garçon,
qu'en ce moment...

ISIDORE. Oh ! bien ! alors... suffit... j'atten-
drai, je repasserai plus tard...

PASTOUREAU. C'est ça, plus tard... dans...

ISIDORE. Dans dix minutes, un quart d'heure... j'ai justement deux autres notes à présenter tout près d'ici.

PASTOUREAU, *le retenant*. Non... inutile... attends. (*A part.*) Allons, ce dernier sacrifice pendant qu'Henriette n'est pas là... (*Il va prendre deux livres sur la commode au fond.*)

ISIDORE, *à lui-même*. Epouser sa nièce... non pas... elle est toujours très-bien... mais à présent qu'elle n'a pas la moindre dot...

PASTOUREAU. Mon garçon... je n'ai pas d'argent, mais tu pourras t'en procurer avec ceci; prends ces livres.

ISIDORE. Hein? des bouquins!... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

PASTOUREAU. Des bouquins, malheureux! des bouquins! Le prix d'honneur que j'ai obtenu jadis au grand concours!

ISIDORE. Mais il n'y aura jamais là-dedans pour dix-sept livres dix sous de papier à cornets.

PASTOUREAU. Ce sont les Commentaires de César reliés en basane.

ISIDORE. César de Basane, j'ai vu ça... à la Porte Saint-Martin.

PASTOUREAU. Prends donc vite avant que ma nièce ne rentre... cours les vendre à quel-que libraire et tu me rapporteras le surplus.

ISIDORE, *sous-pesant les livres*. Le surplus! je ne crois pas qu'il soit lourd. (*Voix d'Henriette au dehors.*)

PASTOUREAU. On vient! c'est elle... va-t'en, cache ces livres... Surtout qu'Henriette ne puisse pas se douter... (*Il lui aide à les mettre dans son mouchoir. Isidore sort en saluant Henriette.*)

SCÈNE VII.

PASTOUREAU, HENRIETTE, puis
LAURENT.

HENRIETTE, *à part*. Encore ici!

PASTOUREAU, *à lui-même*. Il ne me restera pas même un souvenir de mon honneur passé.

HENRIETTE, *un peu inquiète*. Que vous voulait donc monsieur Isidore, mon oncle? il est resté bien longtemps.

PASTOUREAU, *embarrassé*. Oh! une visite pour... me demander... (*Se ravisant.*) Pour me faire part de son prochain mariage avec sa marchande de là-bas.

HENRIETTE, *avec joie*. Il se marie? ah! quel bonheur!

LAURENT, *avec un panier de provisions, un grand pain et une salourde*. Faut-il mettre ça à la cuisine, mamzelle?

HENRIETTE. Oh! merci; c'est déjà bien assez de vous avoir donné la peine.

LAURENT, *déposant la salourde par terre*. La peine!... puisque je montais chez moi.

PASTOUREAU. Ah! c'est vous, mon bon Laurent?

LAURENT, *il met le panier et le pain sur la commode*. Serviteur, monsieur Pastoureau!... (*Regardant autour de lui.*) Pendant que j'y suis, avez-vous point quelque chose à me faire faire, mamzelle?

HENRIETTE. Bien obligée.

LAURENT. Avez-vous de l'eau... du charbon?

HENRIETTE. Oui... oui... merci.

LAURENT, *l'imitant*. Bien obligé... merci!... Et puis vous irez chercher ça vous-même?... ma femme le saura et me grondera.

PASTOUREAU. Cette bonne Marguerite!

LAURENT. Ecoutez donc, puisque nous n'avons que ce moyen-là de reconnaître la bonté que avez d'éduquer nos deux pêtiois.

PASTOUREAU. Je le fais pour d'autres aussi, voisin, il ne m'en coûte pas plus.

LAURENT. C'est ça, et comme vous en dites autant aux autres...

PASTOUREAU. Votre reconnaissance à tous, mes bons amis, me récompense assez.

LAURENT, *regardant autour de lui*. Assez! assez! enfin... suffit. (*Il va reprendre la salourde.*)

HENRIETTE. Ah! moi qui oubliais (*à Pastoureau*) cette dépêche qu'on vient d'apporter pour vous, mon oncle.

PASTOUREAU. Une dépêche. (*Voyant le timbre.*) Ah! le timbre du ministère de l'instruction publique; mon autorisation d'ouvrir une école de garçons sans doute. (*Il ouvre la dépêche.*)

LAURENT. Il serait possible!... Ah! ben... c'est pour le coup qu'ils vont se réjouir dans le quartier!... (*Il entre dans la cuisine.*)

SCÈNE VIII.

PASTOUREAU, HENRIETTE, puis
LE COMMANDANT.

PASTOUREAU, *après avoir lu*. Ah! c'est indigne! (*Le Commandant entre.*)

PASTOUREAU et HENRIETTE. Monsieur de Savigny!

LE COMMANDANT. Oui, monsieur, c'est moi; c'est un père qui pour arracher au désespoir... pour rendre à la santé, à la vie l'objet de toute sa tendresse, vient solliciter de vous l'oubli du passé, et vous demander pour son fils Eugène de Savigny la main de mademoiselle Henriette Deschamps, votre nièce.

HENRIETTE. Qu'entends-je!

PASTOUREAU, *présentant la lettre au Commandant*. Veuillez lire, monsieur, ma réponse est dans cette lettre que je viens de recevoir...

HENRIETTE. Que signifie?

LE COMMANDANT, *prenant la lettre*. Cette lettre.

PASTOUREAU. Lisez, je vous prie.

LE COMMANDANT, *lisant*. « Monsieur, j'ai

» le regret de vous annoncer que votre devantage vient d'être rejetée par le conseil de l'instruction publique. »

LAURENT, *qui sortait de la cuisine.* Rejetée!... par exemple! (*Il sort.*)

LE COMMANDANT, *à Pastoureau.* Je ne vois pas...

PASTOUREAU, *d'un ton ferme.* Continuez, monsieur.

LE COMMANDANT, *lisant.* « La première » garantie exigée de celui qui se destine à » l'éducation de la jeunesse, est une morale reconnue, et la captation coupable que » vous avez exercée à l'égard du fils de monsieur le commandant de Savigny (*Henriette fait un mouvement que Pastoureau arrête d'un signe*) vous rend indigne des » fonctions honorables que vous sollicitez. »

HENRIETTE. Ah! traiter ainsi le plus respectable, le plus loyal des hommes!

PASTOUREAU. Et maintenant, monsieur, je vous en fais juge; croyez-vous que le soin de mon honneur et de ma réputation me permette d'accepter votre fils pour l'époux de ma nièce?

LE COMMANDANT. Je comprends votre hésitation, monsieur; mais si je vous ai méconnu, si je vous ai calomnié, mon devoir est de l'avouer hautement; et, alors, qui donc oserait douter et vous soupçonner encore?

PASTOUREAU. Qui? Tous ceux, monsieur, qui ne verraient dans ce mariage que le triomphe de mes intrigues. Il a réussi, dirait-on, le voilà heureux, riche! Ses trames ont été plus puissantes que les prières et les ordres d'un père, que les vœux de toute une famille. Voilà pourtant ce qui peut résulter de l'ascendant d'un malhonnête homme, d'un précepteur sans moralité!

LE COMMANDANT. Ah!

PASTOUREAU. Ne l'ont-ils pas écrit là, monsieur?... Accepter! mais ce serait compromettre la position et l'existence de toute une classe d'hommes honorables! Qui donc, après un tel exemple, oserait encore s'adresser à eux et confier des fils de famille à leurs soins?

LE COMMANDANT, *à part.* Peut-être a-t-il raison. (*Haut.*) Songez-y pourtant: c'est l'avenir de votre nièce.

PASTOUREAU. Parle, Henriette, voudrais-tu...

HENRIETTE. D'une fortune achetée au prix de votre réputation? jamais, mon oncle!

PASTOUREAU. Réfléchis bien, mon enfant... Si tu penses autrement que moi, je ne t'en voudrai pas, et je te laisse entièrement libre.

LE COMMANDANT. Mademoiselle?

HENRIETTE. Je pense tout ce que vous a dit mon oncle, monsieur, et, quel qu'il soit, j'accepte le sort qui lui est réservé.

LE COMMANDANT. Je n'insisterai pas davantage, et je me retire; (*à part*) mais je sais ce qu'il me reste à faire. (*Il s'éloigne et rencontre Eugène au fond. Jeu muet par lequel il lui apprend le refus de Pastoureau et l'engage à parler lui-même. Il sort.*)

SCENE IX.

PASTOUREAU, HENRIETTE, EUGÈNE.

PASTOUREAU. Ma pauvre Henriette, te voir contrainte à rejeter un sort si beau, lorsqu'ici tant de privations...

EUGÈNE, *que son père quitte.* *A part.* Henriette!... je la revois!

HENRIETTE. Monsieur Eugène!... (*A part.*) Ah! je me soutiens à peine!

PASTOUREAU. Mon élève! Oh! mon courage, ne m'abandonne pas! (*S'efforçant d'être ferme et sévère.*) Vous ici, monsieur!

EUGÈNE, *tristement.* Oui, monsieur... j'accourais vous supplier...

PASTOUREAU, *à part, ému.* Me supplier, lui!...

HENRIETTE, *à elle-même.* Cette tristesse... cette pâleur! Oh! comme il a dû souffrir aussi!

EUGÈNE. Monsieur Pastoureau!

PASTOUREAU. Vos supplications seraient inutiles, monsieur; ma résolution est irrévocable.

EUGÈNE. Oh! non; c'est impossible. En apprenant ce que j'ai souffert, votre cœur, toujours si indulgent, si compatissant, se laissera toucher.

PASTOUREAU, *à part.* Pauvre jeune homme! (*Haut.*) Vous vous trompez, monsieur!

EUGÈNE. Mais vous n'avez donc plus la moindre affection pour moi! (*mouvement de Pastoureau*) pour votre élève que vous aimiez si tendrement autrefois!

PASTOUREAU, *toujours avec effort.* Non, monsieur, je n'ai conservé du passé que le souvenir de votre ingratitude.

HENRIETTE, *s'oubliant, d'un ton de reproche.* Mon oncle!

EUGÈNE, *pleurant.* Ah! monsieur, quelles paroles cruelles!

PASTOUREAU, *à part et attendri.* Allons, voilà qu'il pleure! (*Haut et affectant la résolution.*) D'ailleurs, ma nièce partage mes sentiments, elle m'approuve. (*A Henriette.*) N'est-ce pas? (*Henriette, trop émue elle-même, ne peut répondre.*)

EUGÈNE. Serait-il vrai?... Eh quoi! mademoiselle... mais non, non, vous me trompez... Voyez: ses yeux sont baignés de larmes...

PASTOUREAU, *à part.* C'est vrai: elle aussi. (*Avec une douleur comique.*) Et moi... qui ne puis plus retenir les miennes!

EUGÈNE.

Air : *Enfant, n'y touchez pas.*
 Nous n'avons plus qu'une seule espérance,
 Elle est en vous, voyez notre souffrance.

PASTOUREAU, à part.

Pauvres enfants ! Mais l'honneur...

Frappé.

Ah ! j'y pense,
 En m'éloignant, en les fuyant, hélas !
 Je puis les rendre heureux...

EUGÈNE.

Votre âme est attendrie,
 Cet arrêt d'où dépend notre sort, notre vie,
 Ne le prononcez pas !

PASTOUREAU.

Non, venez dans mes bras !

EUGÈNE. Monsieur ! que de reconnais-
 sance !

HENRIETTE. Mon bon oncle !

PASTOUREAU, s'arrachant de leurs bras,
 à part. Mais comment cacher mon départ à
 Henriette ? Elle voudra me retenir, renoncer
 à ce mariage... Que faire ?

EUGÈNE, qui parlait à Henriette. Oui,
 chère Henriette... je cours prévenir mon
 père... Oh ! comme il va être heureux aussi !

ENSEMBLE.

EUGÈNE, à Henriette.

Je cède à sa voix qui me presse,
 Je pars donc, mais avec ivresse,
 J'emporterai l'espoir si doux
 De vivre désormais pour vous !

HENRIETTE.

Il cède à la voix qui le presse,
 Mais bientôt pour moi sa tendresse,
 J'en conserve l'espoir bien doux,
 Va le ramener près de nous ! *Eugène sort.*

SCÈNE X.

PASTOUREAU, HENRIETTE.

PASTOUREAU, à part. Oui, je partirai... (Il
 s'assied accablé. Voyant Henriette venir à
 lui et s'efforçant de sourire.) Eh bien, mon
 enfant, te voilà contente ! (Il l'attire sur
 ses genoux.)

HENRIETTE. Oh ! oui, mon oncle, car main-
 tenant je n'aurai plus rien à craindre pour
 vous. Vous allez être riche, heureux aussi.

PASTOUREAU, tressaillant. Moi !

HENRIETTE. Mais certainement... puisque
 je le serai... et vous resterez avec nous,
 toujours.

PASTOUREAU, à part. Si elle savait !

HENRIETTE. Oh ! d'abord, si vous refusiez,
 je renoncerais plutôt !

PASTOUREAU. Par exemple !

HENRIETTE, souriant. Vous verrez comme
 j'arrangerai bien tout cela : d'abord, je vous
 rachète tout de suite votre bibliothèque... et
 tous ces autres livres si rares, si précieux,
 que vous regrettiez tant de ne pas avoir ; j'en
 remplirai un beau cabinet situé sur un grand
 jardin et où vous serez seul... bien tran-
 quille... car personne n'y entrera, personne
 que vous, (vivement) et moi aussi, bien en-
 tendu.

PASTOUREAU. Ça va sans dire.

HENRIETTE. Pour y remettre un peu
 d'ordre... car sans ça, Dieu sait !

PASTOUREAU. Comment, mademoiselle...

HENRIETTE. Oh !... oh !... mon petit on-
 cle, si je ne remettais pas vos livres en place.

PASTOUREAU, souriant. On ne saurait plus
 où s'asseoir chez moi, c'est vrai.

HENRIETTE. Et moi... j'ai l'habitude, vous
 savez, je marche bien doucement, sans vous
 troubler... je vais, je viens autour de vous
 sans bruit, comme...

PASTOUREAU, l'embrassant. Comme un
 ange que tu es.

HENRIETTE.

AIR de M^{lle} Desgarcins.

Auprès de nous, vous trouverez, j'espère,
 Paisible abri, manuscrit précieux,
 Livres, tableaux ; tout ce qui sut vous plaire,
 Et qui charmaient votre esprit et vos yeux !
 Ce sort si doux, pour vous, douleur extrême !
 Il fut un jour par ma faute perdu !
 Mais, grâce à Dieu, mon bon oncle que j'aime,
 Par moi bientôt il vous sera rendu ;
 Tout ce bonheur va vous être rendu.

Elle l'embrasse avec effusion et se lève.

PASTOUREAU, à part. Hélas ! mais il faut
 l'éloigner... (Se levant.) J'y songe : on va
 m'amener mes petits écoliers... en ce moment
 je ne puis les recevoir... il faudrait aller pré-
 venir leurs parents.

HENRIETTE. J'y cours, mon oncle... j'y
 cours tout de suite.

PASTOUREAU, se levant. Chère enfant !

HENRIETTE, voyant qu'il la contemple avec
 émotion. Mais comme vous restez là à me
 regarder ?

PASTOUREAU. Oui... oui... mon enfant...
 j'ai tant de plaisir.

HENRIETTE, s'approchant. De plaisir !...
 et je vois des larmes dans vos yeux.

PASTOUREAU. Des larmes !... c'est donc de
 joie alors... en te voyant si heureuse.

HENRIETTE, mettant la main sur son cœur.
 Oh ! oui... heureuse... à ce point qu'il me
 semble que ce bonheur-là est trop grand...
 et qu'il ne peut pas durer.

PASTOUREAU. Quelle idée !

HENRIETTE. Je ne sais... mais malgré moi
 aussi, je sens là comme un pressentiment
 qu'il m'arrivera quelque malheur.

PASTOUREAU, très-ému. Allons donc...
 veux-tu bien ne pas avoir de ces pensées-là !
 Tu vas épouser un digne jeune homme, car tu
 l'as promis... tu épouseras monsieur Eugène,
 n'est-ce pas, quoi qu'il arrive, tu seras sa
 femme ?

HENRIETTE, le regardant. Quoi qu'il ar-
 rive ?

PASTOUREAU. Il a notre parole ; y man-
 quer... ce serait très-mal.

HENRIETTE, inquiète. Sans doute ; mais
 pourquoi ?...

PASTOUREAU. Tu vois donc bien que ton

avenir est assuré... que tu seras heureuse. (*Il la serre dans ses bras.*) Oh ! oui, répète-le-moi, c'est là ma consolation... Monsieur Eugène t'aime bien, et moi ton vieil oncle... ton second père... moi... je te bénis, entends-tu, mon enfant, je te bénis. (*Il s'attendrit.*) Puisse le ciel t'accorder toutes les félicités ! (*Il s'arrête, dominé par son émotion.*)

HENRIETTE. Mon oncle ! on dirait que vous me cachez quelque chose !

PASTOUREAU, *se retournant*. Eh ! non... ne vois-tu pas que la joie nous fait déraisonner tous deux ? Allons, embrasse-moi, et va...

HENRIETTE, *l'embrassant*. Oui, mon oncle !

AIR :

HENRIETTE.

Ah ! que je suis heureuse !

PASTOUREAU.

Va, mon enfant.

HENRIETTÉ.

Je vous quitte joyeuse

Pour un instant,

Seul ici je vous laisse.

PASTOUREAU, *à part*.

Oui, seul, mon Dieu !

HENRIETTE.

Pour nous plus de tristesse !

PASTOUREAU, *souriant*.

Adieu !... adieu !

Il la repousse doucement. Elle sort.

SCÈNE XI.

PASTOUREAU, *essuyant ses larmes*. Allons, plus de faiblesse... il le faut... j'irai vivre loin d'elle... bien loin... comme je pourrai, et alors du moins on ne pourra plus m'accuser d'ambition, de cupidité... d'intérêt personnel. Et si mes scrupules sont exagérés... eh bien, moi seul j'en souffrirai. (*Il va au fond et appelle.*) Laurent !... Laurent !...

LAURENT, *en dehors, au-dessus*. Plaît-il, monsieur Pastoureau !

PASTOUREAU. Descendez, je vous prie.

LAURENT. Tout de suite.

PASTOUREAU. Et maintenant, vite quelques lignes pour Henriette. (*Il se prépare à écrire.*) En invoquant mes droits à sa soumission, à sa reconnaissance, elle obéira à ce dernier vœu d'un oncle qu'elle aime et respecte. (*Il écrit.*)

SCÈNE XII.

LE MÊME, LAURENT, puis GÉRALDINE,
LAURENT. Voilà, monsieur Pastoureau ; qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

PASTOUREAU, *se levant*. Mon bon Laurent... c'est pour une course... une commission... mais d'abord, (*ouvrant la porte de la chambre à droite*) entrez là ; vous voyez cette malle, fermez-la... puis vous la porterez au chemin de fer de Rouen.

LAURENT. Vous partez donc ?

GÉRALDINE, *qui entré*. Hein ?

PASTOUREAU. Oui, mon ami, un petit voyage. Allez, dépêchez-vous. (*Laurent entre dans la chambre.*)

GÉRALDINE. Un voyage ? Et moi qui apportais des broderies à faire pour Henriette.

PASTOUREAU, *troublé et embarrassé*. Eh bien, elle va rentrer... et... et... je... compte sur vous, mademoiselle Géraldine... pour lui remettre cette lettre.

LAURENT, *apportant une malle*. Voilà.

PASTOUREAU, *à lui-même, prenant son chapeau et sa canne*. Allons bien vite à la mairie prendre mon passe-port. (*A part.*) Et monsieur le maire ne me refusera pas une petite avance.

GÉRALDINE. Mais Henriette ne sait donc pas que vous partez ?

PASTOUREAU. Non, pas encore !

GÉRALDINE. Et c'est pour longtemps ?

PASTOUREAU. Chut !

LAURENT, *qui chargeait la malle sur ses épaules*. Pour longtemps ! Ah ! je vois ce que c'est... c'te maudite nouvelle de tantôt, ça vous chasse... un si brave homme !

GÉRALDINE. Quelle nouvelle donc ?

PASTOUREAU. Adieu, ma bonne demoiselle Géraldine. Vous consolerez bien Henriette n'est-ce pas ? (*Pleurant.*) Et surtout... embrassez-la pour moi... bien fort... comme ça. (*Il l'embrasse trois ou quatre fois très-fort.*)

GÉRALDINE, *pleurant aussi et se laissant embrasser*. Oui, oui, monsieur Pastoureau.

PASTOUREAU. Venez, Laurent. (*Fausse sortie, et revenant à Géraldine.*) Bien fort comme ça. (*Il l'embrasse encore, puis s'éloigne précipitamment.*)

SCÈNE XIII.

GÉRALDINE *seule*, puis HENRIETTE.

GÉRALDINE, *très-émue*. Mon Dieu ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?... je suis toute bouleversée, moi ; me faire pleurer comme ça ! Encore si je savais au juste pourquoi ! Ah ! voici Henriette... je vais apprendre sans doute...

HENRIETTE. Géraldine... tu es seule... et mon oncle ?

GÉRALDINE. Il vient de partir.

HENRIETTE. Partir !

GÉRALDINE. En me donnant cette lettre pour toi.

HENRIETTE, *inquiète*. Une lettre... de mon oncle... (*Elle prend la lettre et l'ouvre vivement.*) Que signifie...

GÉRALDINE, *à part*. Écoutons. (*Haut.*) Tu peux lire tout haut, va.

HENRIETTE. Grand Dieu !

GÉRALDINE. Ne te gêne pas.

HENRIETTE. Ah ! mon Dieu...

GÉRALDINE. Grand Dieu ! ah ! mon Dieu ! c'est tout ce qu'il y a ?

HENRIETTE. Voilà donc ce qu'il me cachait tantôt ! et moi... moi qui n'ai pas deviné !... Il part, il me quitte pour toujours ! mon oncle, mon bon oncle si faible, si souffrant encore... partir seul, sans ressources, tandis que moi... Oh ! mais je saurai bien m'opposer à ce départ.

GÉRALDINE. Où vas-tu ?

HENRIETTE. Que sais-je ! le bon Dieu me conduira vers lui.

GÉRALDINE, l'arrêtant. Ah ! attends... (Grand bruit au dehors.)

GÉRALDINE, EUGÈNE, au fond. Ce bruit... écoutons.

PASTOUREAU, au dehors. Mes amis... non... laissez-moi.

HENRIETTE. Ciel !... la voix de mon oncle !

GÉRALDINE, qui a été regarder. C'est lui !

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PASTOUREAU, AMADIS, ISIDORE, LAURENT, VOISINS, VOISINES.

CHOEUR.

AIR : *Assez dormir, ma belle.*

Pour obtenir justice,
Que notre voix s'unisse ;
Nous réclamerons tous !
Il faut qu'on nous entende ;
Qu'à nos vœux on le rende,
Et qu'il reste avec nous !

PASTOUREAU, qu'Henriette embrasse. Mes amis, qu'avez-vous fait ! Laurent, c'est vous qui êtes cause...

LAURENT. Et que je ne m'en repens pas... d'avoir été les prévenir tous.

HENRIETTE. C'est donc bien vrai... vous vouliez partir. (Aux autres.) Oh ! merci... mille fois !

LAURENT. Partir comme ça... parce que quelque mauvaise langue vous aura desservi ! allons donc, est-ce que nous ne sommes pas tous là, pour dire que vous êtes le plus digne, le plus honnête des honnêtes hommes ? pas vrai, vous autres ?

TOUS. Certainement, bien sûr !

PASTOUREAU, attendri. Mes chers amis, ce témoignage général d'estime m'est précieux... mais...

HENRIETTE. Vous voyez bien, mon oncle...

LAURENT. Si vos chefs pouvaient douter encore... tout le quartier ira plutôt en masse les trouver.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE COMMANDANT.

LE COMMANDANT. C'est inutile, mes amis.

EUGÈNE. Mon père !

LE COMMANDANT. J'ai vu le ministre, monsieur Pastoureau, il sait la vérité, (lui donnant un brevet) et ceci vous prouvera que toute justice est rendue à votre mérite et à votre probité.

PASTOUREAU, qui a lu, avec joie. Que vois-je ! mon brevet d'instituteur de la commune.

EUGÈNE. Oui, mon cher oncle.

AMADIS et ISIDORE. Son oncle !

LOLOTTE. Ils se marient ! Ah ! monsieur le commandant !... ah ! que c'est donc bien ! (Elle prend une pastille.)

AMADIS. Alors, le moment est venu aussi pour moi de récompenser la vertu. (D'un ton solennel.) Géraldine, voici ma main.

GÉRALDINE. Vous appelez ça une récompense ?

AMADIS. Vous refusez ?

GÉRALDINE, vivement, saisissant la main. Eh ! donnez donc.

ISIDORE, à Pastoureau. Monsieur Pastoureau, (lui présentant ses livres) votre prix d'honneur que je vous rapporte... j'ai réfléchi que ça vous ferait trop de peine.

PASTOUREAU. Vraiment !

ISIDORE, à part. Et puis on ne m'en offrirait que cinquante-huit sous.

PASTOUREAU. Mes amis, demain j'ouvre mon école ; bien entendu qu'elle sera gratuite pour les pauvres. (A Henriette et à Eugène.) Vous viendrez me voir ici de temps à autre, et n'oubliez pas... (Il est entre eux et leur donne le bras) que l'orgueil, la gloire d'un instituteur, c'est une classe bien garnie... Or donc, je compte sur vous, mes chers enfants... pour m'envoyer chaque année...

HENRIETTE et EUGÈNE. Quoi donc, mon oncle ?

PASTOUREAU, souriant. Un élève de plus. (Ils rient tous, Lolotte plus fort que les autres. Elle s'arrête tout à coup, comme effrayée de son émotion, puis prend une pastille et en offre à Isidore qui riait et s'arrête aussi en repoussant la bonbonnière. Ce jeu de scène a lieu pendant la ritournelle du chœur suivant.)

CHOEUR FINAL.

Un sort plus favorable
Vient combler tous leurs vœux,
Et d'un lien aimable
Ils vont former les nœuds.

HENRIETTE, au public.

AIR d'Yelva.

Le précepteur eut toujours pour système,
Vous le savez, et doux et bonté.
S'il doit punir, sa bienveillance extrême
N'use jamais de la sévérité.
Ainsi que lui, c'est là mon espérance,
Vous jugerez mes fautes sans rigueur.
Oui, vous aurez, messieurs, quelque indulgence
Pour la nièce du précepteur.

Je vous en prie, ayez de la clémence
Et pour la nièce et pour le précepteur.

REPRISE DU CHOEUR.

Un sort, etc.

FIN.